N° 100 SEIZIÈME ANNÉE — Ce numéro contient des poèmes des membres du Jury et des Lauréats du Goéland (1937-1950) — AVRIL - MAI - JUIN 1951

# Le Goéland

## feuille de poésie et d'art

CHEMIN DU PHARE PARAMÉ EN BRETAGNE

le Goéland — feuille de poésie et d'art.

PRIX : 50 FRANCS
ABONNEMENTS
pour 1951 : 200 francs
Etranger : 300 francs
R. C. Saint-Malo 13594
Ch. Postaux RENNES 26726

DÉPOSITAIRES
Yvette et Jeanne Denieul, « Les Nourritures Terrestres » Rue Hoche, Rennes
Le Roide, Saint-Malo
Marc Loliée, 40, rue des Sts-Pères, Paris
L'Arc-en-Ciel 17, Rue de Sèvres, Paris
Librairie Celtique 108 bis, Rue de Rennes, Paris

## LA POÉSIE CONTINUE

★★★

Ce n'est pas sans une émotion légitime, au souvenir du labeur accompli et de toutes les luttes passées, que je donne aujourd'hui, pour la centième fois, l'envol à mon oiseau de mer.

Quand, au solstice d'été 1936, je publiai mon Numéro 1, devant le monde des « chers indifférents », avec des psaumes de Patrice de la Tour du Pin, et des textes de René Martineau, Yves Nat et Jean-Marie de Saint-Ideuc, on me regarda, dans mon entourage, avec une affectueuse commisération.

Une « feuille de poésie et d'art » ! La gageure était vraiment trop forte, et ma situation géographique trop « marginale » pour pouvoir draguer dans le sillage de ma petite goélette un minimum de lecteurs.

« A quoi bon ? Depuis Verlaine, il n'y a plus de poètes ! » me dit un excellent ami, en me remettant son abonnement qui, à l'époque, était de dix francs.

Grâce à Dieu, je négligeai ce propos, ainsi que quelques autres, émanés de prophètes moins courtois qui annonçaient, à très court délai, mon enterrement de première classe.

Je n'avais pas un sou, et je trouvai des amis qui me permirent de démarrer. Je ne connaissais pas d'imprimeur. On m'en indiqua un, Paul Braun (1), qui, avec une confiance merveilleuse que je n'oublierai jamais, me fournit des « caractères » et le « plomb dans l'aile » suffisant pour augmenter chaque mois mon empennage.

On vint à moi des quatre coins du monde. On tourna ses regards vers le « Chemin du Phare ».

Le Cap des Tempêtes était doublé. Mais non le Cap des Douleurs.

En 1937, après avoir subi le deuil le plus cruel de ma vie, je décidai de fonder, en souvenir de mon fils Xavier, un Prix annuel de Poésie, dont le grand poète Saint-Pol-Roux voulut bien accepter la présidence.

Depuis cette date, le Goéland n'a jamais cessé d'augmenter son champ d'action, en élevant sous son aile des nichées de poètes.

Par l'anthologie que nous publions dans ce numéro spécial, et qui est spécialement consacrée aux lauréats de nos Prix annuels, les derniers « incroyants » finiront par se rendre compte que la famille nombreuse que nous avons « mise au monde » dans notre conservatoire du bout du monde, est animée par la même pensée centrale, visitée par les mêmes souffles du large.

Le beau voyage continue.

⁂

On a parfois reproché au GOELAND de trop s'occuper des morts. Nous aurions beau jeu de répliquer aujourd'hui par cette assemblée de jeunes porte-lyre, dont beaucoup n'ont pas dépassé la trentaine. Il est vrai pourtant que nous ne serions pas des Bretons dignes de ce nom si nous n'avions pas aussi le culte des disparus.

Aussi tenons-nous particulièrement, en ce jour de fête, à rappeler le souvenir des grands amis du GOELAND qui ne sont plus :

Saint-Pol-Roux, le mage de Camaret, qui fut pendant trois années le monarque de notre petit royaume, avant de périr si tragiquement, après le drame qui ensanglanta son manoir ;

René Martineau, « révélateur » de Bloy et de Corbière, qui fut pendant 12 ans notre collaborateur le plus lucide et le plus fidèle ;

Max Jacob, le vieil ami de Montmartre et de la rue Gabrielle, qui se fit connaître aux lecteurs du GOELAND sous un nouvel aspect de « kabbaliste » et de savant commentateur de l'Ecriture Sainte ;

Robert Cornilleau, le bon voisin de Saint-Ideuc, qui nous donna en feuilleton « Balzac et la Médecine », et mourut au Maroc, victime du devoir professionnel ;

Fernand Fleuret, dont nous avons publié en 1937 d'étonnantes « Chansons de Marins » ;

Jacques Marion, l'auteur du « Train Noir » ;

Georges-Louis Garnier, membre de notre Jury, qui, avant de se suicider en 1943, fonda le Prix de Poésie qui porte son nom ;

Enfin la chère Louisa Paulin, qui reçut des mains de Saint-Pol-Roux la première couronne de nos Prix de Poésie (22 décembre 1937) et qui est la SEULE de tous nos lauréats qui ait émigré vers le rivage des ombres...

Mais parmi les poètes, il n'y a pas de « morts ». N'est-ce pas le moment, ou jamais, de rappeler la parole que Victor Hugo avait fait graver à Guernesey, sur le fauteuil des ancêtres :

ABSENTES ADSUNT. Les absents sont là !

On lira un peu plus loin l'annonce des Prix de Poésie pour l'année 1951, avec un prix supplémentaire fondé par Madeleine Valleton, et réservé aux « vétérans » de la poésie.

Ceci pour démontrer que la « chasse aux poètes » reste ouverte, et que la constellation du GOELAND attend de nouvelles étoiles.

Le Phare reste allumé sur la dune. Et son feu tournant bat comme un cœur vivant au-dessus des ténèbres du Monde.

« Je suis un homme de l'Ouest, selon le signalement de mon ami Maurice Fourré, auteur de « La Nuit du Rose-Hôtel », un homme de l'Ouest, plein de douceur et de force cachée sous les coquetteries de la fuite aimable, des effacements masqués de sourires et de rêves, et des ENTETEMENTS VAINQUEURS. »

(22 Juin 1951).
Théophile BRIANT

(1) Paul Braun est mort en Décembre 1939.

## FÊTES DU CENTIÈME NUMÉRO DU GOÉLAND

**DIMANCHE 8 JUILLET**

A Midi, rassemblement des poètes à la Tour du Vent.

**LUNDI 9 JUILLET**

à 17 heures : Vernissage à la Villa « Dourglas », Chaussée du Sillon, d'une exposition picturale (ouverte jusqu'au 20 Juillet) : Annette Bellet, Chériane, G. Bellet, Ch.-A. Bisschoff, P. Bompard, E. Blandin, L. Cattiaux, E. Ceria, G. Cochet, E. Corneau, E. Degaine, H. Duringer, O. Friesz, A. Gerbaud, Max-Jacob, D. Lailler, Marin-Marie, A. Martineau, M.-E. Pérot, E. Sigrist, J. Thévenet — Sculptures de Marcel Gimond et Apelles Fenosa.

Le soir à 21 heures, au Cinéma LE PARIS, avenue Louis Martin à St-Malo : Séance poétique, musicale et théâtrale au profit du monument Saint-Pol-Roux à Camaret, sous la présidence de M. Guy La Chambre, député-maire de St-Malo, et du grand écrivain maritime Roger Vercel.

**1re PARTIE**

Présentation par Th. Briant ; Allocution de J.-L. Bertrand ; André Dufrêne (1er Prix du Conservatoire de Paris) jouera la IVe BALLADE DE CHOPIN ; Angèle Vannier, J.-L. Bertrand et Th. Briant présenteront des poèmes et des poètes.

Enfin le jeune Gérard Poulet (12 ans), fils de Gaston Poulet, fondateur du quatuor Poulet et chef d'orchestre aux Concerts Colonne, jouera des morceaux de MARTINON, PAGANINI, FAURÉ, DVORAK et WIENIAWSKY, accompagné par son père au piano.

**2e PARTIE**

« LES FOURBERIES DE SCAPIN », de Molière (festival d'Edimbourg 1950), avec le concours des Jeunes Comédiens de Rennes. — Divertissements réglés par Bob Allanic — Mise en scène d'André Maheux — Décors et costumes d'André Parigot.

## Témoignages

Mon cher ami,

Vous m'apprenez que vous préparez le 100e numéro de votre GOELAND.

Ce chiffre me confond d'admiration parce qu'il me permet d'imaginer la somme d'efforts, de désintéressement, d'amour de la poésie, des poètes et des idées qu'il représente. C'est merveilleux. Les hommes comme vous — il n'y en a pas beaucoup — me font toujours l'impression d'appartenir à une autre planète. André BILLY.

Mon cher ami,

Vous avez fait de la Tour du Vent, d'où part le vol du GOELAND, la Maison des Poètes. Ils vous en sont à jamais reconnaissants. Mais quelle gratitude paiera votre obstiné courage, vos soucis mensuels et votre invincible fidélité, — en ces temps qui lui sont si peu propices — à la poésie?
Votre Fernand GREGH.

Même si les journées étaient plus gravement harassantes, je ne pourrais me dérober au devoir de saluer, avec une amitié reconnaissante de lecteur, cette revue de Poésie, noble, allègre, salubre, tonique, presque venue du large, le GOELAND.

Quant au plaisir de complimenter publiquement son impérieux et fortifiant animateur, Théophile Briant, comment se le refuser ? Henri MONDOR.

Comment louer autant qu'il conviendrait l'effort accompli depuis quinze ans par le GOELAND !

Merveilleusement désintéressé, il a servi la poésie, l'art, la beauté sous toutes ses formes, c'est-à-dire les valeurs dont le monde actuel se soucie le moins. Il nous aide chaque fois à vivre dans un air salubre de grand large et de mystère. C'est de tout cœur que je souhaite à ce noble oiseau de voler haut et loin, de longues années encore. DANIEL-ROPS.

### LE CIEL D'EN BAS

A Théo.

*Le ciel que l'on voyait dans l'eau*
*N'était pas un ciel comme l'autre.*
*Il semblait plus sombre et plus beau*
*D'être le prisonnier des saules.*

*C'était un ciel pour les noyés,*
*Le ciel vert dans lequel s'enfonce*
*Le corps, par trop d'âme ennuyé,*
*Et le problème sans réponse.*

*Au fond de ce ciel, Ophélie*
*Le soir de sa peine, tomba,*
*Et le courant lui déroba*
*L'étoile qu'elle avait cueillie.*

*Dans ce ciel il n'y a personne*
*Pas d'archanges et pas de harpes.*
*La cloche de l'éternité sonne*
*Le silence infini des carpes.*

Germaine BEAUMONT.

★

### LES CLOCHES

*La cloche de bronze*
*Qui dit : huit et onze*
*La cloche de bois*
*Qui dit : quatre et trois.*

*La cloche de lune :*
*Il pleut de la plume.*
*La cloche d'argent :*
*Des lys de Saint-Jean.*

*La cloche de fer,*
*La cloche d'enfer*
*Où des beuglements*
*Traînent longuement.*

*La cloche d'angoisse*
*Pour les Trépassés.*
*Tous les « Becs de Fouace »*
*Ont les bras cassés !*

*Ils se voient descendre*
*Raides et bouclés*
*Le col dur, l'œil tendre,*
*Sous la terre à blés.*

*Adieu la chopine*
*Adieu le boudin !*
*Et la cloche opine*
*Grave : « Din, din, din ! »*

*Le village suit*
*Bavardant de vie*
*Au soleil qui luit.*
*— Nul ne les envie — (Les morts)*

*La cloche de bronze*
*Qui dit huit et onze,*
*La cloche des morts*
*Qui dit : « Dors, dors, dors... »*

Maurice FOMBEURE.

### SILENCE

*Aux pavés durs le crépuscule*
*D'un jour trop meurtri sous sa croix*
*Et l'amertume qui s'accroît,*
*Avance et chancelle et recule.*

*Ton rêve, poète, dénombre*
*Les disparus et les absents*
*Et, paupières closes, tu sens*
*Des pleurs couler et noyer l'ombre.*

*Tout manque à ton cœur en détresse,*
*Tout manque et l'amour trois fois cher,*
*Hormis l'angoisse qui l'oppresse*
*Et la fatigue de la chair...*

*Tais-toi, solitaire ! Il n'est point*
*D'orgueil agenouillé qui lance*
*A la vie hostile et plus loin*
*De cri plus haut que le silence.*

Léon BOCQUET.

★

### L'INASSOUVIE

*Fragment d'immensité profonde*
*globule aux artères du monde*

*L'âme est jetée par un éclair*
*au fond d'un lazaret de chair*

*Le sang la prend dans son circuit*
*le corps l'enferme dans sa nuit*

*La vie et la mort l'écartèlent*
*Eros l'adombre de ses ailes*

*Mais les blandices les amours*
*glissent au sablier des jours*

*Et sur la chair rassasiée*
*l'âme soupire inconsolée*

*Et dans sa prison la déesse*
*rêve aux baisers d'Adonaï*

*Sulamite aux seins de tristesse*
*Messaline de l'infini.*

Théophile BRIANT.

★

### ENFANT A LA POULE AUX ŒUFS D'OR

*Enfant à la poule aux œufs d'or*
*Je me suis dépêché de vivre*
*J'avais trente ans quand je suis mort.*

*Le jour de mon enterrement*
*Il pleuvait, c'était en automne*
*Je suis resté à la maison.*

*Et maintenant que je suis mort*
*Je regarde vivre les autres*
*Enfant à la poule aux œufs d'or.*

Yves NAT.

### LES BELLES DU MATIN

à Angèle Vannier.

*Les bêtes du matin saignent sur les fougères*
*Le triomphe de pâque hésite au vieux clocher*
*Je ne suis rien des mots ni des dieux qu'on espère*
*J'écoute les chevaux qui se sont envolés*
*Chaque fois que j'ai faim notre pain se fait chair*
*Et l'éponge de fiel suffit à m'abreuver*
*Les bêtes du matin broutent des champs de neige*
*Et sautent les talus du ciel à cloche-pied*
*Rien n'échappe à la mort qui monte avec la sève*
*Et je pense souvent à des femmes trop brèves*
*Qui marchent sur les eaux d'un royaume étranger*

*Aujourd'hui ou jamais c'est la même aventure*
*Les mêmes tamaris à la proue de l'été*
*Les mêmes souvenirs. Aujourd'hui ou jamais*
*Les bêtes du matin repansent leurs blessures.*
*Il est temps de miser sur des peines futures*
*Et de vivre deux fois avant d'avoir aimé.*

Charles LE QUINTREC
(Prix du Goéland 1950)

### SONGE

*Le long des doux roseaux dormir*
*Sans jamais plus se réveiller*

*Belle Image je vais te dire :*
*Dormir et pour toujours rêver*

*Les nymphes Elles et déesses*
*Nous aiment bien à travers l'eau*

*Pour elles avons la noblesse*
*Des fifres, tambours et pipeaux*

*Les nuits reviennent coutumières*
*Identiques en sèves-sang*

*On aura brûlé les frontières*
*Sous le galop des alezans*

*Filles de joie, nuits de folie*
*Echevelez vos parfums d'or.*

*Il n'y a plus que Notre Vie*
*Qui se camoufle sous la mort.*

Henri LAMBERT
(Prix Xavier-Briant 1943).

†

Louisa PAULIN
(Prix du Goéland 1937)

### TROIS ROSES

I

*Ce poison lent que tu composes*
*rose, ce parfum, silence et délice*
*qui se glisse, caresse et froisse*
*jusqu'à l'angoisse*
*vers quelle lointaine Arabie*
*vers quelle volupté meurtrie*
*entraîne-t-il mon désir nu*
*et mon âme triste qui tremble*
*au bord d'un printemps inconnu ?*

II

*Quelque part fleurit une rose*
*enclose dans l'azur*
*d'un jour de Mai si pur...*
*Quelque part un signe d'amour*
*magiquement l'appelle à la lumière*
*et délivre, aimantée, mon âme prisonnière*
*ce parfum, le chant de sa vie,*
*lisse et baigné de l'harmonie*
*d'un souverain bonheur...*
*Quelque part une âme espère, rose*
*et lentement se meurt.*

III

*Une rose ronde et serrée*
*prise au jardin de Dulcinée*
*avec sa goutte de rosée*
*— ô jeunesse du monde —*
*une rose secrète et ronde.*
*Et Sancho l'a mise à sa bouche...*
*Elle avait fleuri pour ton cœur*
*ô Don Quichotte !*
*La vie se trompe chaque jour*
*las ! mon triste Seigneur*
*et notre amour...*

Louisa PAULIN (1938).

††

### EVANGILE POUR UN DAMNÉ

à Th. BRIANT.

*Les mots cravachent dans les pierres,*
*L'orgueil des peaux n'est que torpeur.*
*Le sable carie la lumière,*
*La panse pourrit le Seigneur.*

*Ventre à tout faire, ventre à croire*
*L'humilité n'est que rancœur.*
*Dans la ganse, le grain se moire*
*Le ventre est le bagout du cœur.*

*Noyau d'ombre, humaine semence,*
*Noyons comme chats nos humeurs...*
*Polype de sang, jeu de lance*
*Le désir crache par erreur.*

*Enfourchons femme, terre et tombe...*
*La pioche perce. C'est rigueur !*
*D'un germe, le vide se plombe ;*
*Tout se pénètre, rien ne meurt.*

*Homme ou Dieu, diable du déboire,*
*Pustule d'abîme et de sueur,*
*L'usine à viandes fait l'histoire*
*L'usine à Christ fiente la peur.*

*Vide ou plein, ventru de vertèbres,*
*Le ciel est la proie du sonneur.*
*Le soleil n'est plus, sans ténèbres :*
*Apprécions le temps des tumeurs.*

Jean LAUGIER
(Prix St-Pol-Roux 1950).

††

### AIR A SOLEIL

*Le printemps me brise les yeux*
*La sève ! A la sève ! A la sève...*
*Printemps, comme un cornemuseux*
*Délirant dans un lait d'étoiles*
*Pris dans les lilas, dans les bêtes*
*Entouré de mondes vivants*
*Emmêlé d'agnelets, de vent*
*Dans le vin déversé des tonnes*
*Les parfums que le torrent tonne*
*Les nuages gras et mouvants.*
*Printemps ! prairies mollies d'azur*
*Et la fille aux reins qui se cabrent :*
*Une auberge, un lit, du pain dur*
*Mais la nuit pleine de cheveux*
*Mais la nuit pleine de tes yeux*
*Et la mort, en bas, sur la table.*

Luc BERIMONT
(Prix du meilleur poème 1942)

# ANTHOLOGIE DES LAURÉATS DU GOÉLAND (1937-1950)

## POEME

*Les jours ont replié leurs chansons et leurs ailes,*
*l'ennui est sans visage au bout de chaque rue.*
*Une voix basse de novembre m'accompagne,*
*ou de peine, je ne sais plus.*

*D'un lointain carrefour quelques passants se lèvent*
*et se fondent sans bruit dans un morceau du monde.*
*La ville se retourne dans sa solitude,*
*les fenêtres ont le regard fixe des morts.*

*Une maison s'en vient vers moi, trempée de pluie,*
*et me recueille, m'ouvre une porte de faim*

*qui devient moi soudain, patient de quelle vie,*
*ma mort de chaque jour, Seigneur, entre les mains.*

André CHARDINE
(Prix du *Goéland* 1939)

††

## ETE

*La voix du voyageur sonne au creux des silences*
*desséchés, fruits perdus dans l'alcôve des jours,*
*et franchissant le seuil de leurs sommeils trop lourds*
*les morts penchés sur moi scrutent des renaissances.*

*Leurs pas ont écrasé les groseilles trop mûres*
*du poids d'un corps lucide où transparaît le ciel,*
*et leurs bouches d'amour sont des vases de miel*
*dont le suc a figé les suprêmes murmures...*

*Sont-ils arbres ou fleurs, soleil, pluie ou suée ?*
*Le cristal de leur main pousse une branche en l'air,*
*tend la paume aux fraîcheurs, crucifie, un éclair,*
*la main qui veut parler, en visage muée.*

*L'hiver froid les avait recouverts de sa glace,*
*les corbeaux ténébreux plaisaient sur les poiriers,*
*et comme aux yeux voilés de mornes vitriers*
*leurs traits fondus sombraient aux brumes de l'espace...*

Jules-René THOMÉ
(Prix du *Goéland* 1938)

††

## TAPISSERIE

*Nous vivons à l'envers d'une tapisserie*
*dans un chaos de soie, une jungle de laines,*
*un emmêlement de lianes,*
*une cathédrale*
*un dédale*
*de nefs, de transepts, de piliers,*
*une roncerale, un hallier :*
*qu'il est facile de se perdre dans la vie !*

*Ailleurs sont le plan, le cadastre,*
*l'architecte, le tisserand ;*
*la marche inflexible des astres :*
*des aiguilles sur un cadran.*

*L'horloger veille à ses horlogeries*
*et nous ne voyons que du bleu*
*plein le ciel et nos songeries.*

*Nous vivons à l'envers d'une tapisserie*
*et l'endroit lisse et doux, c'est Dieu.*

Jeanne SANDELION
(Prix du *Goéland* 1942)

## ARBRE MORT

**Le vent d'avril n'a plus de force**
**Pour dénouer tous mes secrets,**
**Pour délivrer, sous mes écorces,**
**Le peu de sève qu'il faudrait**
**Pour qu'au soir la feuille se berce.**

**Quels doigts ont fermé mon visage ?**
**Quel cœur pris la place du mien**
**Est-ce encor moi qui me souviens**
**Du frais tumulte de l'orage**
**Ou ce front blanc de mauvais ange ?**

**Qu'au moins s'en aille la mémoire**
**De vols changeants et querelleurs**
**De souffle chargés de ma gloire**
**De mon plaisir dans la chaleur**
**Et de ma prière à l'azur.**

**Que sur l'argile lisse autour**
**De mon ombre et de mes pensées**
**L'ange impie aux ailes cassées**
**Efface le pas de l'amour**
**Et ces ombres qui s'enlacèrent.**

**Et je sois cet arbre de gel**
**Au sein de la vaste aventure**
**Qui ne tremble pas du murmure**
**Que l'herbe échange avec le ciel,**
**Et que garde un ange aux mains dures**
**Avec son regard de statue.**

René GUYOMARD
(Prix du Goéland 1943).

††

## PRIERE A L'HOMME DES DOULEURS

*« Si je ne suis que volupté,*
*si tu n'es que béatitude,*
*Comment pourras-Tu écouter*
*l'oraison de ma solitude ?*

*« Mais tu es terre, tu es chair,*
*chu de Trinité lumineuse*
*pour être sur une croix creuse*
*mon unique Ami et mon Frère.*

*« Je suis d'en-bas, tu es d'En-Haut,*
*mais voici l'heure des ténèbres.*
*Bois à la coupe de ma fièvre*
*et de mes derniers soubresauts.*

*« Accepte mon infirmité*
*par la Rose décolorée*
*qui sanglote, sept fois percée,*
*au chevet de tes cinq plaies,*

*« Par Madeleine échevelée*
*et le tonnerre foudroyé*
*de ton Disciple bien-aimé*
*par saint Dismas crucifié.*

*« à ta dextre, et l'autre voleur*
*dont on ne sait que la balance*
*irrévocable de l'archange,*
*par Longin qui perce ton cœur*

*et Judas qui vient de se pendre*
*— antithèse d'éternité —*
*malgré tout je veux me suspendre*
*à ton arbre porte-péchés*

*« avec ma blonde de folie*
*et ma brune de poème...*
*Quoi qu'il arrive, tout amour*
*retourne à l'Immortel Amour. »*

Alain MESSIAEN
(Prix St-Pol-Roux 1948).

## PORTE-CHRIST

**Porte-Christ en pantalon d'homme,**
**tous les cortèges me retrouvent**
**parmi les cierges allumés**
**je suis du monde qui m'entraîne**
**je suis du monde qui me nomme**
**porte-Christ et raison d'aimer.**

**Qu'ai-je donné, qu'ai-je entendu**
**sait-on le nom dont j'ai la garde ?**
**porte-Christ aux mains déchirées**
**je suis du monde qui me nargue**
**je suis trop petit pour mon ombre**
**qui me précède et me surprend.**

**Qu'ai-je apporté, qu'ai-je promis ?**
**porte-Christ en pantalon d'homme**
**tous les cortèges me saisissent**
**et j'ai cent fois perdu ma route,**
**l'ai-je vraiment bien recherchée ?**
**Je suis du monde et j'en ai peur.**

**Mon message est en ma mémoire**
**qui se consume et se dissout**
**j'ai gardé la force de croire**
**mais je suis trop petit pour moi**
**porte-Christ aux mains toujours nôtres**
**je suis de l'homme et j'en ai peur.**

**Je m'érige en juge suprême**
**et j'oublie mes fastes sans nom**
**j'ai peur de n'aimer que moi-même**
**quand ce sont mes frères que j'aime**
**je suis du Christ et j'en ai peur**
**porte-Christ aux mains sans chaleur.**

11 Novembre 1950,

Amédée GUILLEMOT
(Prix du Goéland 1948).

††

## POEME

*Je te donne cet or*
*il peut servir de vie*
*par delà l'alphabet*
*la maison des framboises*
*et la lampe élargie*

*Je te donne cet or*
*il peut servir de cœur*
*pour éveiller longtemps*
*la première venue*

*Je te donne cet or*
*pour passer à pied sec*
*les fleuves du décor*
*ou bien dorer un dôme*
*et sa bibliothèque.*

*Je te donne cet or*
*car il peut enivrer*
*sans chansons de machines*
*de grands métaux moins vifs*

*Ou des pierres debout*
*se mouvant aux arbres*
*ou la voix d'un sculpteur*
*éclatante de marbre*

*Je te donne cet or*
*mon enfant*
*il peut servir d'orgueil*
*ou de silence*

Jean-Marie CREUZEAU
(Prix Tristan-Corbière 1950)

## MATINEE

*La matinée se lève entre nos cils brouillés,*
*un reste de nuit tremble à nos corps malhabiles,*
*nos mains mêlent encor les ombres la clarté,*
*mais il monte vers nous le réveil de la ville.*

*Le jour qui nous promet la fête du soleil,*
*les plages du plaisir, l'éclat de nos caresses,*
*le jour qui se balance aux toits, un jour pareil*
*aux jours changeants de notre amour et qui se presse*

*aux vitres de l'aurore ouvertes sous nos bras,*
*le jour rit à voix chaude et nous parle de vie.*
*Laisse la nuit rôder dans la tiédeur des draps :*
*c'est aux clameurs du jour que l'instant te convie.*

*Et nous reprenons terre au souffle frais du monde*
*et nous mêlons nos pas à ceux de tout le monde*
*et nous parlons avec les paroles du monde*
*et mon amour pour toi rejoint l'amour du monde !*

*Un même fleuve passe à travers les destins :*
*ce n'est pas nos seuls corps que ses vagues entraînent*
*mais tous ces inconnus qui naissent au matin.*
*Et ce fleuve a toujours les couleurs de la Seine.*

André ROMUS
(Prix Saint-Pol-Roux 1950).

††

## L'HEURE

*Il y a l'heure à ton visage*
*C'est le Temps qui fait la Joue*
*Quatre mains sont le Village*
*à la frontière de nos cous*

*Je descends tes yeux tes lèvres*
*Je vais à pied dans ton regard*
*Mon pays est une oreille*
*de chair juste et de mémoire*

*Il y a l'heure à ton épaule*
*Je loge à la Fleur du Sang*
*à l'auberge des dents drôles*
*dans la ruelle des os enfants*

*Je descends tes reins fertiles*
*Ta bouche est si seule pour moi*
*Le Vent se cache dans les filles*
*quand les jambes s'en vont au bois*

*Je te serre sans te connaître*
*Je veux t'aimer si fort si fort*
*A la mairie de nos deux têtes*
*il y a l'heure qui rentre et sort*
*les yeux qui sonnent les peut-être*
*Au Beffroi triste de nos Corps*
*Je ne sais rien et je n'ai qu'elle*
*Toutes les cloches sont dans sa Robe*
*Il n'y a qu'Elle il n'y a qu'Elle*
*à bien s'asseoir dans ma semaine*
*Je sonne d'Elle. Je sonne à Elle*
*La corde casse dans ma tête*
*Je mets les mains autour de l'Elle*
*Elle est ma bouche, mon cinéma*
*C'est Elle Elle et encore Elle*
*qui m'a passé cet Amour-là.*

Jean-Louis BERTRAND
(Prix du Goéland 1949)

# LEVITATION

★

**La Baronne Lotus de Paini, qui vit aujourd'hui dans le Lot, est l'auteur d'ouvrages extrêmement remarquables sur l'ésotérisme, dont Jean-Marie de Saint-Idéne a souvent entretenu nos lecteurs : LES TROIS TOTEMISATIONS, MYSTERE ET MAGIE DE LA FEMME, PIERRE VOLONTE.**

**LE GOELAND est heureux d'offrir à ses lecteurs, pour son 100e numéro, cette étude récente et inédite de Lotus de Paini sur LA LEVITATION.**

*La Baronne L. de PAINI*
*(à droite)*

Il y a de par le monde un fait extrêmement curieux : *la lévitation*, ce phénomène bizarre qui, défiant la loi de pesanteur, « allège » le corps humain, au point de le faire, pour un instant, s'« enlever » dans l'air. Tous, nous le connaissons, mais le connaissons mal. La science le nie, c'est plus simple.

Depuis le Moyen-Age où la lévitation semble avoir été très fréquente, considérée à la fois comme une preuve de « sainteté » chez le religieux où elle s'appelait « envol mystique » — et d'autre part « possession diabolique » chez les hystériques ; depuis, des informations plus exactes ont appris que ce phénomène avait été de tous temps pratiqué par les peuples. De ce fait, la question s'élargissait et prenait une autre valeur.

⁂

A ce sujet, il y a un livre de O. Leroy, *La Lévitation*, édition 1928, d'un grand intérêt, — non qu'il explique le phénomène en lui-même, mais par la sélection scrupuleuse qu'il fait de lévités historiques. Cela est d'une grande importance, mettant de l'ordre dans un grand fouillis, rendant possible un travail sérieux.

Voici ce qu'il dit dans son introduction impartiale et engageante : « Plusieurs vont objecter qu'il est oiseux d'éprouver le contenu des traditions contradictoires aux données de la science expérimentale. Sans discuter ici ce point de vue — on le fera en son temps — notons simplement que des faits apparemment chimériques, quand ils sont l'objet d'une tradition constante, méritent l'attention du psychologue, du sociologue et de l'historien qui veulent savoir comment naissent et se fixent de semblables légendes. Rien n'est plus propre à les en instruire que de porter la recherche sur un fait défini comme le curieux phénomène dont l'étude forme l'objet de ce livre. »

A ceci il doit être ajouté que O. Leroy ayant scrupuleusement, comme je l'ai dit, passé en revue tous les cas, en a trouvé un bon nombre parfaitement contrôlés. Dès lors l'authenticité était possible.

La preuve la plus frappante, à mon avis, prouvant la réalité de la lévitation, est un incident assez plaisant.

Sainte Thérèse et Saint Jean de la Croix sont dans une église ; ils *sentent* venir le phénomène — ils ne le désirent pas. — Ste Thérèse s'accroche à la balustrade qui entoure le maître-autel, Saint Jean de la Croix se fixe dans sa chaise, soudain il s'enlève brusquement avec celle-ci, alors que Sainte Thérèse ne bouge pas, cramponnée à la balustrade scellée dans le mur. L'exemple est typique.

Le livre fourmille de cas de toutes nuances, et la plupart d'un grand intérêt, comme par exemple celui de Joseph de Cupertino qui s'enlève plusieurs fois par jour, donnant l'impression qu'il est toujours dans l'air. Or, ceux qui l'ont vu ainsi et qui en ont témoigné, sont tous des personnages : Urbain VIII, Jean-Baptiste de Brunsvig, le légat d'Espagne, la princesse Marie de Savoie, le chirurgien Francesco...

J. de Cupertino est donc un des grands contrôlés.

Une autre manifestation dont on ne peut douter également est celle de la voyante de Prévost, morte en 1829 ; sa légèreté était telle parfois que, dans son bain, ses gardes-malades devaient l'immerger et la maintenir dans l'eau, sinon elle aurait flotté : « Quand elle était magnétisée, Friederine Wanner pouvait être soulevée par le simple contact des doigts », dit le Docteur Werner.

Au Moyen-Age, où existaient les terribles ordalies, cette femme aurait été brûlée comme sorcière.

Enfin, voici un fait qui a tout pour surprendre. La Vallée Poussin, qui a étudié particulièrement les vieux textes boudhiques, raconte, d'après le « Vinaya », qu'un jour un bikkou (disciple) s'éleva dans l'air, alla prendre une écuelle de bois de santal placée au sommet de longues tiges de bambou, puis, la tenant, tourna trois fois autour de la tête de Radjagartha. Alors Boudha lui dit, le réprimandant, « Comment pouvez-vous, Baradvadja, pour l'amour d'un misérable pot de bois, dévoiler devant les laïcs la qualité de votre mystérieuse puissance ?... ». Le cas est curieux et en dit très long.

La notion du transport aérien se trouve aussi en Chine. Le père Wieger informe que, dans les très vieux livres taoïstes, il est dit : « Après une longue ascèse, le corps du Sage se fluidifie au point de devenir plus léger que l'air. »

Également on trouve la lévitation en Afrique, mais là, les procédés sont autres, c'est de la vieille sorcellerie qu'il s'agit, d'onguents violemment toxiques, comme il en était l usage chez les Incas. Les noirs s'élèvent très haut, jusqu'à la hauteur des arbres, disent les missionnaires qui sont restés très longtemps chez les indigènes : les P. Trilles, Lafiteau, Monseigneur Le Roy, etc...

En Afrique, les sociétés secrètes sont nombreuses ; chaque peuplade a la sienne où il garde ses recettes.

Enfin, il y a le Tibet, la communauté pittoresque de moines adonnés complètement aux recherches spirituelles. Or, ici comme ailleurs, les réactions sont les mêmes. La lévitation est fréquente.

En somme, le livre de O. Leroy doit être la très attentivement ; il est très complet et apprend beaucoup ; il a mis de l'ordre dans un grand fouillis, comme je le disais.

A présent, l'on peut examiner le vieux problème et essayer d'en dégager l'occulte.

Voici comment je vois les choses.

De nouveau, je les énumérerai pour les sentir mieux et, de là, je partirai.

— Qu'est-ce qui distingue la « lévitation » des autres phénomènes ? — C'est d'annuler pour un instant la loi de pesanteur, cette loi formidable qui tient debout un univers et qui paraît immuable, — c'est d'être un dynamisme assez puissant pour « alléger » le corps humain, au point de le faire, tout d'un coup, sans raison apparente, « s'enlever » comme une plume dans le vent, si léger qu'il « oscille » si, par mégarde, on le touche. Enfin, c'est de se produire sporadiquement aussi bien chez l'ascète que chez le sorcier.

Tels sont les points les plus saillants de la lévitation qui la *font profondément anormale*.

Tout le problème à résoudre est donc là, dans « l'anormalité » du phénomène. Il est là, inattendu, complexe, parce que, si la lévitation est, anormale, c'est qu'elle appartient à un autre régime de lois, à un autre plan de l'être, c'est-à-dire à un monde en dehors de notre compétence, et cela est grave, parce que toutes nos croyances sur la marche des hommes à travers la vie en sont bouleversées — parce que l'évolution humaine que la science affirme d'un seul tenant, ne l'est pas, — parce que, enfin, par la logique même de l'anormalité qui s'impose, nous constatons que cette évolution n'a pu se faire qu'en « deux moments », *allant en sens contraire* : un moment ascendant, constructif, où tout va vers le haut, — et un moment descendant, où tout s'alourdit, s'envahit de pesanteur, le nôtre...

En cela sont les faits que nous ne pouvons éluder. Cette double marche en sens contraire qui marque les débuts de notre monde, m'a été suggérée, en partie du moins, par d'extrêmement lointains fragments de légendes accadiennes d'esprit très particulier et qui désignent le moment « ascendant » comme celui où apparaît l'homme dans l'univers, l'homme qui, alors (toujours d'après elles), est un être nouveau qui a la légèreté du spirituel, qui ignore la pesanteur et peut voler... (1).

Les Grecs des premiers siècles de l'ère avaient encore cette tradition. Platon, dans *Le Banquet*, par la bouche d'Aristophane, dit : « *La nature autrefois était différente de ce qu'elle est aujourd'hui... Tous les hommes étaient de figure ronde ; quand ils étaient pressés, ils marchaient en imitant la roue, ils volaient également, etc...* »

— Quelle curieuse chose, ici encore, dans la mémoire des hommes !...

Mais tout n'est pas dit, cependant, le plus important est encore à examiner : ce qui, dans la lévitation, est le fait de l'homme. Ici, d'ailleurs, le matériel n'est plus le même ; c'est l'être psychique qui donne les valeurs, l'énigmatique Subconscient, cet élément extrêmement complexe, à la fois racine de l'Etre, geste de l'âme, et faiseur d'anormal. C'est là qu'il faut aller en dernier lieu, dans le rouage le plus intérieur, le plus occulte de l'homme. Là nous trouverons...

En cas d'oubli, je rappellerai rapidement les principes qui déterminent le déclenchement de l'Anormal dans le Subconscient. L'état anormal se produit quand se fait un déséquilibre dans la synthèse mentale (pensée, conscience, organisme), quand apparaît, entre le conscient et le subconscient, une coupure ; alors se montre « la névrose », — cette chose inconnue de tous — qui ouvre largement les portes à tous les phénomènes occultes.

La séance métapsychique montrera clairement ce que je veux dire.

Sans nous attarder aux manifestations accoutumées qui n'intéressent pas directement notre recherche, nous irons de suite à ce qui nous est utile : un vrai *médium*, c'est-à-dire un médium prédisposé à la dissociation et entraîné. Lui seul peut nous faire assister à la très troublante émission fluidique, qui est la chose importante dans notre cas.

Pour rendre mieux compte de ce phénomène dans toute sa fragilité, je me servirai de la description du Dr Geley (1), qui a eu la bonne fortune de travailler avec un médium remarquable, pendant des mois, dans son propre laboratoire, avec un contrôle absolu.

« Du médium endormi et étendu, dit-il, sort de tous les orifices naturels, mais notamment de sa bouche, de son palais et de ses gencives un large cordon de substance blanche, de la grosseur approximative de deux doigts ; ce ruban prend à nos yeux les formes les plus variables ; tantôt il s'étale sous la forme d'un large tissu membraneux perforé avec des vides et des renflements ; tantôt il se ramasse et se rétrécit, puis se renfle, puis s'étire de nouveau. Çà et là, de la masse partent des prolongements, des espèces de pseudopodes qui revêtent parfois, pendant quelques secondes, la forme de doigts, l'ébauche de mains, puis rentrent dans la masse. Finalement, le cordon se ramasse sur lui-même, s'allonge sur les genoux du médium, puis son extrémité se relève, s'avance près de moi. Je vois alors cette extrémité s'épaissir sous la forme d'un renflement, d'un bourgeonnement terminal, et ce bourgeonnement se termine par une main parfaitement modelée. Je touche cette main, elle donne une sensation normale. Je sens les os minis de leurs ongles, puis la main se rétrécit et disparaît. Le cordon fait encore quelques évolutions, se rétracte et entre dans la bouche du médium, etc... » Sa description n'est pas achevée, mais nous en avons l'essentiel.

Ainsi, en cette sorte étrange se produit cette étonnante parturition spirituelle, dans ce glissement silencieux d'une substance qui s'enroule, s'étire, se rétracte... d'une substance floue, vaporeuse, vivante qui sort d'un être humain ! Et c'est elle — l'on nous dit — qui, dense ou floue, visible ou cachée, est l'auteur de tous les phénomènes dynamiques qui se produisent dans la séance — c'est elle qui remue, pousse, soulève... la chose paraît incroyable !

Mais, ne l'oublions pas, nous sommes ici dans le rouage le plus intérieur de l'âme et ce qui nous heurte, nous, hommes, de logique humaine, peut nous éclairer dans le domaine de l'esprit. Alors, en ce sens, je demanderai pourquoi cette formation spirituelle extranormale issue de l'homme, pourquoi ne serait-elle l'élément même de la lévitation ? Pourquoi cette forme insolite qui *meut, soulève, allège*, ne serait-elle pas l'énergie même de la lévitation ?...

La lévitation qui, par l'examen pas à pas que nous en avons fait, reprend son ampleur, sa raison d'être dans le bloc des dynamismes de l'âme — pourquoi l'élément qui sort de l'homme ne serait-il pas son énergie ?

Car en somme, chacun de nous a donc en lui cette formation spirituelle, et en chacun de nous elle se meut...

Elle se meut, je le sais, l'ayant éprouvée moi-même bien des fois — oui, je l'éprouve quand j'obtiens *une quiétude absolue* de tout mon être, laissant ma tête libre, très claire, alors en moi se produit un mouvement vague, très particulier, qui devient un frôlement indéfinissable, dont je ressens un « allégement ». Si ce mouvement s'accentuait, ce serait sans aucun doute la lévitation. — Chacun peut donc le sentir de même ; le plus difficile à obtenir, c'est la parfaite quiétude qui rythme la respiration.

Ce frôlement indéfinissable est perçu avant la lévitation. *On la sent venir*, dit le religieux.

⁂

Ainsi se sont éclairées peu à peu les choses ; et, ce qui en ressort, c'est que la lévitation a une grosse signification morale : elle va vers le haut ! L'histoire la donne comme un fait divers, et comme telle personne ne l'a jamais regardée de près.

Seule la Chine en prévint le monde, quand elle écrivit dans son vieux livre taoïste : « Après une longue ascèse, le corps se fluidifie au point d'être plus léger que l'air. »

Là est la vraie lévitation : un grand geste de l'âme !

LOTUS DE PAINI.

(1) De l'Inconscient au Conscient (Dr Geley).

(1) La Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes (Lenormant).

# ANTHOLOGIE DES LAURÉATS DU GOÉLAND (1937-1950)

## CHEVAUX DU TEMPS

Laisse-les s'ébrouer, hennir, laisse-les boire
L'eau de l'ange ; et sois doux, mon vieux valet de gloire,
Remords, par le Seigneur sur mes pas dépêché.
Leur échine a frémi du bât de mon péché
Jusqu'à la flamme où le ramier lustre ses plumes.
Laisse-les boire. Au ciel clément, elles s'allument,
Les attentives ; l'heure tendre saluit d'oubli
L'éperon blême ; et c'est l'étape ; il s'est empli
D'espoir, le val où prie inlassable le gave.
Le mort même est complice et plisse son œil cave...

Nous avons mérité la plage des vallons,
Depuis trente-trois ans, frères, que nous allons
De chute en repentir et de cime en lagune.
Laisse-les respirer l'amollissante lune
En mémoire des rocs où leur pied ne broncha.
Ne les tourne point sous couleur de rachat.
Christ, à notre âge, oblique ; à notre âge, il lâcha
L'Arbre, — mais nous, quel plomb d'aube encore aux épaules ?
Laisse-les savourer le vent surgi des môles
Pour rougir leurs naseaux comme trèfles de sang.
La trêve échue, on dévalera le versant
De la rancune, un peu plus las, un peu plus tristes.
Songe aux sabots scabreux sur l'angoisse des pistes.
Laisse-les boire, et, leur pelage neige et noir,
Le panser aux pavés rigides du manoir...

Demain, départ... Et si la mousse leur fut douce,
Peut-être, si la grâce a frôlé leur frontal,
Oints du Christ, prendront-ils vigueur, et front-ils,
Par les canons rugueux et les pâtis fétides
Du viellir, — d'un pas sûr, sans à-coups ni foncades,
Vers le dernier péage avant les solitudes.

Perceval de l'exil (1948)
André LEBOIS
(Prix du Goëland 1942)

††

## MORTE

*Triste, adorable sœur des étoiles perdues,*
*Tu jeunesse naïve inventait le don pur,*
*Le jeu définitif des sources confondues*
*Par quoi tu révélais, entaille sur l'azur,*

*Ta naissance absolue, épouse primitive.*
*Mais l'amour consenti qui te créa d'éclairs,*
*Délire foudroyé sur ta face attentive,*
*Te scellait sans espoirs dans ses gouffres déserts.*

*Adieu, tombeau charnel comblé de pleurs et d'ombre,*
*Sable accablé de sang, de meurtre, et de baisers...*
*Un intime ennemi, un déchirement sombre,*
*Tu mêles leur désastre en tes destins brisés,*

*Hélas ! Et condamnée à l'incube présence,*
*Aveugle sans futur, sur l'horizon détruit,*
*Tu rejoins pas à pas tes morts dans le silence*
*— O Dormeuse sans arme, inexprimable Nuit.*

G. Marc PINTURAULT
(Prix Xavier Briant 1947)

††

## DANS LES EAUX DU SOMMEIL...

*Dans les eaux du sommeil j'écoute,*
*J'écoute cette voix qui vient des profondeurs.*
*Je descends verticale*
*Nageant précise et vague*
*A travers les ombres d'argent*
*Ondoyant autour de mon ombre.*

*Et je me couche sur le lit primordial*
*Sur le lit mortel et nuptial*
*Et doux de la boue dense,*
*De la boue des radiolaires*
*De la boue vive des métaux*
*De la boue de silence*
*De la boue d'avant la lumière.*

Suzanne PASCAL
(Prix Marie Bonheur 1950)

††

## RENTREE

*Il s'est levé avec sa toux de tous les jours*
*Il n'a pas vu les rues désertes*
*Aux agonies tranquilles de volets*
*Ni les clartés des lampadaires oubliés*
*Sur le sommeil des autres ;*
*Il a marché avec ses jambes d'hier*
*Sur les empreintes du dimanche*
*Enfui avec sa marche impitoyable d'arbres ;*
*Il a marché sans s'en apercevoir*
*Dans le matin rendu sévère*
*Par les voix rauques des travaux ;*
*Il a marché tout seul,*
*Avec ses rêves encor chauds*
*Et palpitants comme des corps d'oiseaux,*
*Il a marché jusqu'à l'usine ;*
*Il a laissé devant la porte*
*Le linge propre de ses yeux...*

BRUNO
(Prix Germaine Briant 1950)

††

## POEME

*Il pleut dans la radio*
*une musique de Chopin descend du ciel.*
*Pourtant c'est l'heure à l'usine*
*l'heure aux marteaux*
*l'heure aux gros mots.*

*Penché sur un étau*
*un gosse lime sa peine d'apprenti*
*il avait eu un mot naïf*
*un mot de candeur interdit dans les usines*
*un mot simple comme un cœur*
*tracé sur un mur avec une flèche*
*et deux initiales.*
*Et tout le monde avait ri.*

*Il pleut dans la radio*
*une musique de Chopin pleure du ciel*
*Le gosse écoute aux deux blessures*
*celle de la lime glissée dans la main*
*et l'autre dans son cœur.*

Jean VODAINE
(Prix Germaine Briant 1948)

††

## LA CHAISE

*La chaise qui fut branche, résonance*
*d'ailes à venir,*
*et qui maintenant n'a que le silence*
*pour se souvenir,*
*la chaise hantée de volante neige,*
*de vent, de soleil,*
*s'étonnant d'avoir été prise au piège*
*d'un fuie sommeil,*
*cherche à s'éveiller, à fuir de la chambre.*
*— Je l'entends, la nuit,*
*gémir à tâtons et toute se tendre*
*vers l'ancien pays.*

A.-M. KEGELS
(Prix Th. Briant 1949)

††

## DORS BROCELIANDE

*A genoux sous la lune*
*Engloutis pleins de songes*
*Les grands arbres peureux*
*Des bois domaniaux*
*Attendent sans murmures*
*Blottis dans les orages*
*L'approche du mystère.*
*Les monstrances d'or vert*
*Et la solennité*
*De septembre améthyste*
*Aux doigts baignés de sang.*

Guy de la MOTHE
(Prix Marie-Bonheur 194..).

## POEME

*Je n'ai besoin que de silence,*
*Donne-moi tout ce qui se tait.*
*Donne-moi le silence épais,*
*Donne-moi le silence immense,*
*Le silence opaque et léger*
*De la nuit quand il a neigé.*

*Donne-moi la forêt profonde*
*Et le silence végétal,*
*La forêt vaste comme un monde,*
*Où s'en allait mon beau cheval,*

*Et des étangs la clarté morte*
*Où le cerf meurt avec le jour,*
*Et l'odeur que le vent apporte*
*Des bois mouillés et des labours.*

*Donne-moi tous mes vieux automnes*
*Et notre amour ressuscité,*
*Et puis dans une lie bretonne*
*Ma maison d'enfance et d'été.*

*Et donne-moi près de la Loire,*
*Au pays qui rêve en mon sang,*
*Ma demeure lourde de gloire,*
*Debout dans le soleil couchant.*

Marie COSSA
(Prix Madeleine Garnier 1947)

††

## BELLES ROUTES...

*Belles routes de la mer*
*Toutes chantantes de neige*
*Sous le torride azur d'août,*
*C'est moi qui reviens vers vous*
*Par ces plages et ces grèves*
*Et ces sentiers de falaises*
*Où frissonnent le fenouil,*
*L'œillet sauvage et la menthe.*
*Mais le reconnaîtrez-vous*
*Après tant de jours d'absence,*
*Belles du jardin des vagues,*
*O sirènes du grand large,*
*Ce vieux cœur lourd maintenant*
*D'un bruit d'ancre s'enfonçant*
*Dans les eaux du dernier havre ?*

Paul-Alexis ROBIC
(Prix Marie Bonheur 1949)

††

## LES REVENANTS

*Ils ont souffert, sanglioté, crié !*
*Le Temps a brûlé la récolte*
*De leurs espoirs mûris en vain.*

*Ils ont souffert, blasphémé, prié !*
*Leur sang a connu la révolte*
*Et leur cœur, la soif, puis la faim.*

*Pour que le poing des murs s'efface*
*Trop de visages ont pris place*
*Dans leurs silences.*

*Pour engourdir d'injustes peines*
*Trop d'hivers ont glacé leurs veines*
*Pendant l'absence.*

*Le RETOUR ? Ils ne pouvaient plus y croire,*
*Et pourtant, ils sont revenus,*
*Hantés par l'aboi des sirènes.*

*Le RETOUR ? Ceci est une autre histoire :*
*Les Vieux, ils les ont reconnus*
*Mais ni l'eau, ni l'air des fontaines.*

Dominique FARELL
(Prix Xavier-Briant 1950).

††

## COMPLIMENTS POUR LES FILLES

*Si tu calmais l'écharpe*
*Jaune au bout de ton bras*
*On verrait reposer une étoile filante.*

⁂

*Au verger on ne peut rencontrer*
*Plus douce ou plus dorée*
*Plus fraîche ou bien plus chaude*
*Le jardinier dit « Reine-Claude ».*

⁂

*S'il faut te dire la vérité*
*Je veux renaître fruit*
*Avant que tu ne cesses de mordre*
*Ou bien fontaine*
*Tant que tu aimes te baigner.*

⁂

*J'écoute les confidences*
*D'un grain de la plage océane*
*Où tu faisais la belle*
*Demi-nue et dormante.*

⁂

*Mon petit département lointain*
*Toi, toute disparue derrière l'horizon*
*Si loin qu'on ne te verrait même pas*
*Si tu étais une grande cathédrale*
*Mon amour.*

Claude TIPHAINE
(Prix Marie-Bonheur 1948)

††

## ROSSIGNOL

*Minuit.*
*Il neige du vertige.*

*D'amour, un oiseau chante...*
*Il soulève le bloc du monde.*

*Et soudain tout est pureté.*
*Je connais toutes les étoiles*
*Qui me font signe, qui s'approchent.*
*Je me retiens à l'épaule d'un mur,*
*Car en moi la lumière chante.*
*Je suis le globe, je tournoie,*
*J'étreins la vierge des espaces.*

*Et tous les hommes en moi rêvent.*
*O pollen lumineux ! jaillis*
*De la corolle de mon chant.*
*L'aube pointille l'ombre.*
*Sous mes baisers la nuit se pulvérise.*

Camille LECRIQUE
(Prix Marie Bonheur 1949)

††

## TEMPETE

*L'orage a violenté la mer,*
*La barque saigne sur la falaise.*

*Le pétrel a forcé la mouette,*
*Et le phare étoile sa mâture.*

⁂

*Dans ma tête*
*Un chant pleure,*

*Dans mon cœur*
*Un Dieu vit,*

*Dans ma main*
*C'est écrit.*

Romaine SAINT-OMER
(Prix de l'Union Française 1948)

## NOTRE-DAME DE LA MER

*La Mer toujours propre en tablier bleu*
*Sans cesse à rouler sa pâtisserie*
*Lèche la main d'or de la grève amie*
*Un peigne de mâts dans ses lourds cheveux.*

*Habile, elle sait soutirer les vœux*
*Quand à deux genoux l'équipage prie*
*Un vaisseau de fil ô Vierge Marie*
*Voguera bientôt en maison de Dieu.*

*Le mousse qui chante en haute mâture*
*Porte dans son cœur la même peinture :*
*Une Mer, romance, un ciel au balcon,*

*Mais s'il n'avait pas pour lui Notre-Dame*
*L'océan, le ciel sans plus de façon,*
*Prendrait l'un son corps et l'autre son âme.*

Jean-Claude BRISVILLE
(Prix Saint-Pol-Roux 1947)

††

## SOUVENIR

*Je ne savais pas*
*que vous alliez venir à travers moi*
*pourtant j'ai l'habitude des écureuils dans mes branches*
*des étourneles dans mes feuilles*
*et des étoiles dans mon feu.*

*Je pousse le murmure*
*plus bas que le murmure*
*pour me parler de vous.*

*J'étais si calme*
*je n'aurais pas appelé votre petit visage*
*pour vous juger :*
*mais vous voici.*

*Ma pauvre enfant que ferez-vous de mon amour*
*je vous tiens déjà dans la main de mon rêve*
*et bientôt ce sera dans ma vraie main*
*et vous frissonnerez sans savoir*
*si c'est excès de froid ou de chaud.*

*Mon petit passereau comme vous aurez froid*
*aurez-vous assez de plumes*
*perchée sur l'hiver de mon doigt ?*

*Vous voici déjà fleur et pain*
*ma pauvre enfant que ferez-vous de cette offrande*
*Que ferez-vous de cette faim ?*

Alain BORNE
(Prix du meilleur poème 1939)

††

## POEME

Ce dormeur secoué m'abandonne un visage
Dans l'angle de bois dur où rêve son voyage,
Et ce don le plus nu qui se puisse échanger
Contre le plus secret de mon cœur étranger
Eclaire avec douceur notre cage qui vole
Au fracas des métaux sans bonté ni parole.
Je ne sais rien de lui, je sais tout. Il consent.
Il respire un aveu plus simple que le sang
Qui meurt comme une vague aux plages de ses joues,
Il proclame en silence une île où se renouent
Aux fleurs d'un paradis les songes du désert
Et dans le faible élan dont prend forme sa chair
Je lis quels jeux, quels feux, quels triomphes, quels mondes
Contentent sourdement ses paupières profondes
Tandis que se désarme et se distrait sa main
Laissée à le trahir au bord chaud du coussin.
Dors. Tu n'entendras point ton frère, ton complice
Troubler de ses conseils le ténébreux délice
Où va s'aventurant ton plus libre vouloir
Sans secours, sans pitié, sans écho, sans miroir.
Je ne sais pas ton nom, je détourne la tête
Comme un voleur timide à la fin d'une fête.
Mes bras n'ont pas bercé la fatigue d'enfant.
Tu n'es qu'un homme un peu pris de vin, et pourtant,
Quand le choc du wagon pour te mettre en défense
Te rendra contre moi la vue et la distance,
Le dieu que j'assistais dans ton sommeil surpris
Connaît ma vigilance et t'en dira le prix.

Alexis CURVERS
(Prix Tristan-Corbière 1948).

††

## LE CHRIST NOIR

*Souffrance, ô mon fruit mûr, ma symphonie ardente*
*Chaque larme m'attend aux pierres du chemin*
*Les stigmates d'amour transperceront mes mains*
*Christ, ô Dieu tatoué de brûlures sanglantes*

*Ton être, membres nus, cerne mon désespoir*
*Le rythme de la mer n'est que le cri sauvage*
*Coulant en flots de sang de ton cœur arraché*
*A la croix de l'espoir un corps est attaché*
*O mon amour criant aux bornes d'un visage*
*Dans ma nuit le vieux vent hurle son hymne noir*

*O ma croix de pardon, mon ciel du souvenir*
*Dénudé par l'appel âpre de l'équinoxe*
*La lance est dans ce cœur consumé de désir*
*Solitude, chant pur qu'une présence cerne !*

Renée WILLY
(Prix Xavier Briant 1948)

††

## VISAGE DE DIEU

*Cessera-t-il un jour, Seigneur, ce grand silence*
*Qui va de mon désert à votre vérité,*
*Ce rêve inapaisé qui sans fin recommence,*
*Et tourne dans mon cœur d'un vol d'oiseaux blessés ?*

*J'écoute au fond de moi mon plus secret langage,*
*Les mots de solitude ouverts sur le pardon.*
*Mais pour m'ouvrir le seuil du chemin sans partage*
*Où résonne le chant de l'unique saison*

*Quel signe me viendra des pays sans mémoire ?*
*Quelle mort reconnue ? Quel geste retrouvé,*
*Eclairant d'un halo divin ma propre histoire*
*Me livreront le nom de votre éternité ?*

Pierrette SARTIN
(Prix Tristan Corbière 1948)

††

## VOYAGE EN PROVINCE

*— Dans l'Oise j'arrivai, c'était en août je crois ;*
*Personne ne m'attendait que moi.*

*— Je parcourus la ville aux persiennes fermées...*
*Chopes vides, mouches mortes dans l'écume séchée.*

*— Sur la place Thérébinthe, un parfum de cheval...*
*Dieu, garde-nous de toute épidémie !*

*— Des frondaisons pendaient au long de très hauts murs,*
*J'évitais le soleil, le milieu de la rue.*

*— Soudain quelqu'un qui voulut s'éloigner à ma vue :*
*« Ce qu'il y a ?... la Bovary se meurt à ce qu'on dit ».*

*— Mon oncle ouvrit la grille : « Ah, c'est toi !*
*... Rien que je sache, nous sortons peu ta tante et moi ».*

Fernand DENIS
(Prix Tristan Corbière 1949)

## DACTYLO

Délivrez-moi du mal de croire
A d'autres jours, des jours plus beaux
Des jours sans âge et sans travaux
Nés de matins comptant la gloire
En écus d'or au fond des eaux,

Délivrez-moi du mal d'aimer
L'espace offert en demi-songe
Comme un cheval à bout de longe
Et son chaud regard étamé
D'un rayon ...e soleil orange

Je ne suis rien, rien que machine
Un front, deux mains pour le clavier
Où l'obscur a fait son métier
Où l'alpha chantant s'acoquine
A l'oméga des oubliés.

Toujours les murs, les quatre murs
Et le ciel à l'emporte-pièce
Voilà donc tout ce qu'on me laisse
Pour le présent, pour le futur
Ce pauvre couvent sans abbesse.

Dactylo des mortes chimères
O machine à égrener les mots
De la sèche averse l'écho
Forge cette âme qu'il faut taire
Loin du jour au bonheur éclos.

Délivrez-moi du temps qui chante
Par le merle et par le pinson
Qu'un peu de cœur se donne à fond
Midi fait mouche en pleine attente
Et nous reparle du saisom,

Passe un espoir, ô Visité
Monde un instant tout de lumière
Un sourire éveille la pierre
Une rose est l'éternité
Dont s'éprend le vœu de la terre.

Marc GERARD
(Prix du Goëland 1943)

††

## VERTIGE

Ils m'ont menée dans la nuit
Sur les hauts-lieux du royaume
Ils ont imposé mes paumes
A l'argile et au granit
Ils se sont dit mes amis.

La montagne de lumière
Offre son flanc à mon flanc
Et l'âme de mon enfant
Sanglote entre deux nuages
Elle se roule aux pieds de Dieu
Pour avoir droit de dormir
Cerclé d'une chair très douce
Quelques années sur la mousse
En ce point de la planète
Que mon corps dans cet instant
Blesse de son poids d'amour.

Un enfant crie au secours.
« Il y a trop de cent ans
Que j'assume ma volée
Je n'ai plus assez de feu
Pour me faire battre des ailes.
Je supplie l'homme et la femme
De prendre en charge mon âme
Et je convoite mon père
Et je convoite ma mère
Avec une fièvre égale
A celle de la moniale
Dont les pieds fassent de terre
Un plus fort de sa prière.
Je dessine mon visage
Ma complice est la fontaine
Et je prends figure humaine.
Ai-je choisi mon regard
Et la forme de ma bouche
Il faut qu'une femme accouche
De mon âme en son image.
Que le ventre de ma mère
Pour concevoir mon bonheur
Par les fées de la fontaine
De ses péchés, de ses peines
Soit lavé et bien fleuri
Comme la grange de ferme
Pour le festin de la noce
Ou l'archange et le maudit
Chassent l'homme et ses petits ».

Une roulotte de pluie
Médite derrière l'orage
Vers la terre un grand voyage.
Et trois étoiles nouvelles
S'y attellent de tout cœur.
« Prends-y place mon enfant
Pour le monde des vivants ».
L'homme que la femme sèpère
Porte signe de misère
Il refuse son enfant
Il caresse son tourment
Ils ont mis dans son oreille
Un crime du temps passé
Qui parle quand il sommeille
De la saveur du péché.
Ce ne sont pas mes amis.
« Dieu, pourquoi mon bien-aimé
Tne mon ombre cette nuit
Qui se faufilait sans bruit
Contre son corps déplié ».
L'enfant prend l'homme à la gorge
Et le double de la femme
Dépasse le point mort.
« L'amour brûle sainte forge.
Je porterai mon trésor
Mon enfant je te bénis
Dit-elle au pied des granits ».
En attendant mon amour
Je m'endors au pied du chêne
Jouant à colin-maillard
Avec les sages gardiens
Des enfants de la contrée
Qui doivent naître demain.

Angèle VANNIER
Brocéliande, 1er Juillet 1951.

††

## PRIERE D'ASSISE (fragment)

Ouvres mon Dieu ma main de proie
Ma main qui s'épuise à tenir
La vague amère aux doigts d'écume
Et le sable des plages vaines
Sable sans bruit, sable d'oubli.

Possession de nul amarrage
Eternellement de passage
A tout jamais dépossédés
Souveraine sans nul domaine
A tout jamais découronnée.

L'enfant meurt à chaque visage
Pour les parfums du crépuscule
J'ai fêtri la rose d'aurore
Et je lave à l'aube natale
Le deuil des mortelles étoiles.
Pour un seul sourire je vends
Tous mes visages souriants.
Si j'ai l'instant je perds le temps
Si j'ai le moi je perds le monde
Et si j'ai la vie, — j'ai la mort.
Je veux la rose au ciel de nuit
Je veux l'étoile et les soleils
Je veux la neige au cœur d'été
Je veux l'enfant de tous les vents
Je veux l'instant de tous les temps
L'unique larme et l'océan

Et je veux vivre.
Ouvres mon Dieu ma main de proie
Pour que je meure à moi.

M.-T. SERRIERE
(Prix St-Pol-Roux 1948).

# ANGÈLE VANNIER

Dans son deuxième recueil, **l'ARBRE A FEU** (1), **Angèle Vannier**, qui était le poète des Forêts, de la mer et des eaux dormantes, est devenu un poète de l'Amour, sans cesser de mêler à son amour les eaux dormantes, les forêts et la mer. « Aimes-tu vraiment si tu ne découvres pas le monde chez ceux que tu aimes ? » (Schlégel). Comme celui de tout vrai poète, son amour s'amplifie d'une résonance cosmique ; quel accent il a chez cette jeune fille qui a pris en quelques années dans le monde littéraire, et la vie parisienne, une place si personnelle et si émouvante !

Je l'entrevois parfois chez Lipp, à mes séjours parisiens, toujours si fugitive, si vite entraînée par son guide du moment, que je ne peux pas toujours l'atteindre. Mais du moins je la rencontre à loisir dans ses poèmes. Un livre d'Angèle Vannier, c'est l'orée d'un bois sombre sur l'éblouissement de la clairière ensoleillée, et c'est aussi bien le contraire, la plongée dans un sous-bois, gorgé d'humides et chaudes richesses ; c'est un monde d'enchantements, de fraîcheurs, d'images éclatantes et ingénieuses. A la deuxième lecture, il y a un peu de déchet parfois, comme dans toute poésie jaillissante, inspirée, qu'on dirait presque incontrôlée, mais mille fois cette poésie, avec ses légères scories, son soupçon de facilité, plutôt qu'un art parfait et froid. Je l'appelais un jour une Marie-Noël surréaliste. La génération d'Angèle Vannier a été séduite et marquée par le surréalisme ; les mots sont chez elle employés souvent hors de leur sens commun, banal et ce sont des rencontres, des conjonctions étourdissantes, un vocabulaire singulier auquel nous sommes habitués par l'usage qu'en font les poètes de nos jours. Mais chez Angèle Vannier, le procédé semble neuf parce que son lyrisme authentique le revalorise, que son art est bondissant, direct, dense, dru, ruisselant et charnel. « Le langage d'Angèle Vannier, dit Eluard dans la préface ; ne tourne pas autour des choses, il va directement aux choses, il les porte comme une mère porte son enfant... » Il dit encore : « Poésie du bonheur... ». Oui, si l'on veut, il me semble cependant qu'Eluard n'a pas assez marqué le côté pathétique, passionné de cette poésie.

(1) « L'Arbre à Feu » (Editions du Goéland).

Sans doute Angèle Vannier s'écrie au seuil de son livre :

**GARDEZ-MOI D'UN GRAND AMOUR**
**QUI TRANCHERAIT MON COURAGE.**

Mais plus loin :

**AH ! FAITES-MOI SAIGNER, POUR**
**[L'AMOUR DE L'AMOUR,**
**DELIVREZ-MOI DU CRI QUI TOURNE**
**[DANS SA CAGE.**
**DELIVREZ-MOI DU RÊVE ENFERMÉ**
**[DANS LA TOUR.**
**DELIVREZ-MOI DU SANG GLACÉ DES**
**[VIERGES SAGES...**

Angèle **VANNIER** sur un roc de Paimpont

Ecoutez ce langage d'amoureuse dans le poème « **PIERRE** » :

**PIERRE SUR PIERRE, O LA MAISON,**
**DANS LAQUELLE NOUS DORMIRONS**
**Y ECHANGERAIT MON CRI DE VIERGE**
**CONTRE LE GOUT DE SON SOMMEIL.**

Il faut citer toute la suite, et tant d'autres poèmes dont certains ont paru ici-même.

Angèle Vannier est aussi un poète de la nostalgie citadine, elle rêve de la campagne et de la mer ! Nostalgie qui, après s'être traduite dans les poèmes : « **LA FILLE EN CROIX** », « **JE SUIS NÉE DE LA MER** » s'exhale aujourd'hui dans les chansons où elle retrouve et stylise avec bonheur l'allure et l'étrangeté des vieilles chansons populaires. Ainsi dans le « **CHEVALIER DE PARIS** » que chante Edith Piaf.

L'autre jour, j'entrai pour l'entendre dans un de ces endroits miraculeux où, en échange d'une pièce de dix francs, la chanson du jour, la mélodie créée par le ténorino en vogue, reprise par la midinette et le titi, vous est secrètement révélée entre deux écouteurs. La voix célèbre m'arrivait atrocement déformée et je perdais la moitié des paroles, mais telle, cette chanson portée par cette voix, faisait symboliquement taire autour de moi PARIS, m'interceptait son brouhaha fiévreux pour me parler de nuages, de pommiers, de rosée et de prairies.

**AH ! LES POMMIERS DOUX**
**RONDE ET RITOURNELLE**
**J'AI PAS PEUR DES LOUPS**
**CHANTONNAIT LA BELLE...**

Et toute la nostalgie du poète lui-même criait dans ces paroles, dans cette musique, dans cette voix.

Celle d'Angèle Vannier a un accent unique et elle chante des choses que personne n'a jamais chantées ; cette aveugle apporte du monde une vision neuve, recréée par le souvenir, les intuitions de l'amour, les divinations de l'art. Cette aveugle voit avec d'autres sens que les nôtres.

**DE MA VIE JE N'AI JAMAIS VU,**
**PLUS BEAU VISAGE QUE SA VOIX...**

Cette aveugle qui parle des couleurs avec un génie rimbaldien (**ARC-EN CIEL, TU ES ROUGE**). Cette aveugle qui ne veut pas guérir, car son univers est plus beau que le nôtre. Cette aveugle qui « préserve tout de l'ombre. Merveilleusement » (Paul Eluard).

Jeanne **SANDELION**.

# A propos de Tristan Corbière

Nous avons reçu de Mlle Elisabeth Joly, belle-sœur de René Martineau, la lettre suivante :

Dans le numéro du 1er octobre 1950 de « **Liens** », M. **Jean Rousselot** nous donne un article sur Tristan Corbière. Il y expose ses opinions personnelles sur le poète ; appréciations qu'il veut nouvelles et étranges.

L'étrangeté n'est pas une faute près de Corbière ; mais celle de M. Rousselot est pour le moins chaotique.

Il nous fait supposer au début de son article un Corbière stoïquement païen marqué de la désespérance du premier homme... « d'être homme et par là même « condamné ». Puis il continue en voulant nous dévoiler une sorte de saint chez Corbière... « Dandysme ? Pose ? Non, « faim terrible d'anéantissement, macéra- « tion ; son être l'encombre ; il aspire à « l'innocence de l'idiot, du Saint... »

Enfin, pour finir, il voit dans le message de Corbière, celui de la conscience humaine.

« Les **Amours Jaunes** seraient-ils un « des plus authentiques trésors de notre « poésie, si l'on n'y pouvait trouver, « comme en toute grande œuvre poétique, « une moralité, un enseignement ? C'est « de la conscience humaine qu'il s'agit « dans le message de Corbière. »

Voir dans Corbière : un païen, un saint, un moraliste, est au moins un jugement d'une assez grande complication à côté de la simple originalité du poète qui se grima par nécessité.

La biographie écrite par **René Martineau** (en 1904, **Mercure de France**, et en 1920 2e édition **Le Divan**) nous donne une impression de pénétration de l'âme et de l'esprit de Tristan, autrement forte et lumineuse. Véritable révélateur de Tristan Corbière, **M René Martineau** saisit en profondeur la ligne suivie par le douloureux poète Le jugement de **René Martineau** concorde avec ceux de Verlaine et de **Rémy de Gourmont** qui avaient deviné les causes profondes de l'attitude de Tristan Corbière

**Tristan Corbière est un poète, un Vrai. Et cela suffit et cela explique tout.**

Pourquoi **M. Rousselot** affirme-t-il, à propos du vers :

« Son naturel était la pose ».

« Comme nous voilà loin, en tous cas, du dandysme cravaté de **Baudelaire** » : La critique de M. Rousselot est loin de celle de **Rémy de Gourmont** qui, contrairement à M. Rousselot, découvrait déjà, en 1886, la vraie parenté de Corbière avec Baudelaire, et écrivait justement ce mot célèbre, à propos du poète des **Amours Jaunes** : « **DANDYSME A LA BAUDELAIRE** ».

Cette vision profonde de **Rémy de Gourmont** est confirmée par **René Martineau** qui écrit dans sa biographie de Corbière, page 98 de l'édition du Divan : « **DANDYSME A LA BAUDELAIRE** », voilà le mot le plus profond qui ait été prononcé jusque-là sur Corbière. Il est impossible de mieux apercevoir l'homme à travers le livre qu'il (**R. de Gourmont**) ne l'a fait ».

**Fanatiques de la Beauté**, ces critiques par amour, ont découvert tout simplement le secret de leur idole.

**René Martineau** écrit encore, page 60 (édition du Divan), à propos de la situation **Battine-Corbière** : « A l'examen de « la situation banale autant que fausse « où se trouvent les personnages de cette « comédie amoureuse, il (Tristan), de- « meure le plus excusable, parce qu'il est « des trois le seul naïf... le Comte de « Battine est loin de comprendre tout ce « que le dandysme de son ami cache de « pudeur et de sensibilité. »

**Sensibilité, Pudeur, Dandysme**, sont les expressions qui s'appliquent à Corbière, et l'on s'étonne des obscurités que suggèrent les explications de **M. Rousselot**.

Il y a lieu de s'étonner également de voir le portrait charge de Corbière par lui-même (dessin en couleurs) reproduit dans « **Liens** » avec la mention « **INEDIT** ». Ce portrait a été publié dans la première édition de « **Tristan Corbière** » par **René Martineau**, au **Mercure de France**, en 1904.

# Un Ouvrage de Claude Valence

A l'occasion du « Bi-Millénaire de la Ville de Paris », Claude Valence va publier une plaquette sur Isis et le Thème zodiacal de la ville de Paris, où il nous fait part d'une sensationnelle découverte.

Voici une des meilleures pages venant en conclusion de son ouvrage :

« **Ne faut-il pas voir encore, dans le goût des Français pour le Pain — qui est pour eux une sorte de « mystique » — et dans la saveur exquise qu'il a toujours eue à Paris, un test et un reliquat du culte d'Isis chez les Gaulois ?**

**Quand les dames de la Halle ramenèrent Louis XVI, Marie-Antoinette et le Dauphin, de Versailles à Paris, le peuple ne les avait-il pas baptisés dans une trêve éphémère, d'un caractère à la fois religieux et subconscient : Le Boulanger, la Boulangère et le Petit Mitron... — Et n'est-ce pas, en fin de compte, le Pain d'Isis, et la « Brioche » insolente, dérisoire de Marie-Antoinette qui donna le vrai signal de la Révolution ?**

**Isis, la Vierge céleste, la Vierge à l'Epi du zodiaque, a été assimilée et vénérée dans l'Egypte ancienne, comme la Déesse du Blé, et l'on mettait rituellement quelques épis, de la farine, voire même des petits pains auprès des momies, dans les sarcophages : « JE SUIS LA REINE DE CES REGIONS, dit l'Isis égyptienne ; JE FUS LA PREMIERE A REVELER AUX MORTELS, LES MYSTERES DU FROMENT... JE SUIS CELLE QUI SE LEVE DANS LA CONSTELLATION DU CHIEN... » Or il s'agit là de Sirius ou Sothis, qui était appelée « l'Etoile d'Isis ». A l'appui de ce texte sacré, la Tradition occulte soutient que : « LE FROMENT N'A JAMAIS ETE DECOUVERT A L'ETAT SAUVAGE ET QUE CE N'EST PAS UN PRODUIT DE LA TERRE... » On a pu, en effet, retrouver les formes primordiales de toutes les autres céréales, dans différentes espèces d'herbes sauvages, mais le froment a défié jusqu'ici les efforts des botanistes qui ont tenté de découvrir son origine. Rappelons-nous encore les serviteurs d'Horus, glanant dans les champs d'Anroo « du froment de sept coudées... »**

**Il est à remarquer en outre, que tous les peuples d'Europe qui ont partagé ce goût — on pourrait dire : cette dévotion — des Français pour le « Bon Pain », ont été touchés jadis par le culte voué à la déesse Isis. C'est le cas notamment des Rhénans et des Viennois — dont le pain est délicieux — qui étaient les descendants des Suèves, chez qui, selon Tacite, le culte d'Isis s'est perpétué longtemps, comme en Gaule.**

Claude VALENCE.

# Les Prix de Poésie du Goéland

**Les prix annuels de poésie du Goéland seront décernés, pour 1951, à Paris, le 22 décembre prochain, à la Brasserie Lipp, par son jury habituel : Mme Germaine Beaumont, MM. Léon Bocquet, Yves Nat, Patrice de la Tour du Pin, Maurice Fombeure et Théophile Briant.**

**Tous les poètes français, ainsi que les poètes suisses et belges, âgés de moins de 50 ans, peuvent prendre part à ce concours.**

**Toutes les formes de prosodie et tous les sujets sont autorisés. Seuls les poèmes en prose sont écartés. Maximum : 250 vers. On peut concourir avec un seul poème, même très court.**

Envoyer, avant le 15 octobre, deux exemplaires, de préférence dactylographiés, qui seront soumis au directeur du **GOELAND**, lequel décidera si oui ou non le manuscrit sera appelé à concourir. Les candidats devront donc joindre une enveloppe dûment timbrée qui servira, soit pour le renvoi du manuscrit à son auteur, soit pour la réexpédition d'un des exemplaires après le concours, l'autre devant demeurer aux archives du **GOELAND**.

**PRIX DÉCERNÉS :**

**PRIX DU GOELAND** (10.000 fr.) pour récompenser le meilleur manuscrit.

**PRIX SAINT-POL-ROUX** (5.000 fr.) pour récompenser le meilleur poème.

**PRIX MARIE-BONHEUR** (3.000 fr.) pour récompenser le poème le plus naïf, le plus sensible et le plus vrai.

**PRIX TRISTAN-CORBIERE** (2.000 fr.) pour un jeune poète.

**PRIX XAVIER-BRIANT** (1.500 fr.) pour encourager un débutant.

**PRIX GERMAINE-BRIANT** (1.500 fr.) exclusivement réservé à un travailleur manuel.

Enfin, un nouveau prix, fondé cette année par Madeleine Valleton, d'une valeur de 3.000 fr., sera donné à un poète « qui n'a pas eu de chance » et sans que joue la clause de la limite d'âge.

Les meilleurs envois seront publiés dans le numéro du **GOELAND** consacré aux Prix de Poésie.

Les poètes participant à notre concours ne devront avoir jamais eu **DEUX** recueils publiés en librairie.

# ÉCHOS DES LETTRES ET DES ARTS

**— En raison de certaines défections, qui empêcheront les fêtes du GOELAND de connaître la grande réussite matérielle sur laquelle nous étions en droit de compter, nous avons dû renoncer à paraître sur six pages, ce dont nous nous excusons auprès de nos lecteurs.**

**— Un Comité, sous la présidence d'honneur du Professeur Mondor, vient d'être organisé par Paul E. Pelleau pour l'érection d'une stèle avec médaillon de bronze à la mémoire de Saint-Pol-Roux. Le médaillon, sculpté par Georges Violet, sera inauguré à Camaret au mois d'Août prochain. Envoyer les souscriptions sans tarder au trésorier : Edouard Tarquis, 20 rue Freycinet, Paris 16e. Ch. Postaux 5551-52 Paris.**

**— Pierre Segher publiera vers la fin de l'année, dans son excellente collection des « Poètes d'Aujourd'hui », une monographie sur Saint-Pol-Roux de Théophile Briant, avec des documents iconographiques particulièrement émouvants.**

**— Les Cahiers du Loquet Vert, publiés à Angers par une jeune équipe fort sympathique où l'on relève les noms de Michel Velmans, Claude Corbin et Maurice Fanon, ont organisé à Rennes le 22 Juin, une Soirée de Poésie.**

**— On annonce en souscription les LETTRES DE LEON BLOY A SA FAMILLE avec une préface de Léopold Levaux. Tirage limité à 590 exemplaires (40 à 3.000 frs ; 100 à 2.000 frs et 450 à 900 frs). Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel Astruc, éditeur, 18 bis, rue du Parc Meudon (S.-et-O.).**

**— Camille Lecrique, poète lauréat du GOELAND, annonce en souscription chez Seghers L'EPOPEE DE LA VIE. On souscrit chez l'auteur rue Baudin à Mohon (Ardennes).**

**— Nous publierons dans le prochain No un poème du jeune californien S. Noyes, traduit par Jacques Dyssord.**

**— Quelques lauréats sont arrivés trop tard pour la page d'Anthologie. Nous le regrettons tout particulièrement pour Louis Le Cunff et Robert Beaussieux.**

# Témoignage

**Mon cher Théophile,**

**Votre GOELAND hante la tempête, comme son frère, l'albatros austral. Son aile infatigable nous relie aux grands poètes d'âme tourmentée, si souvent évoqués et honorés dans vos colonnes. Pour ces témoignages fervents on vous devrait déjà une profonde gratitude.**

**Mais de surcroît, les jeunes vous suivent au vol : vous avez, chez eux, révélé de vrais poètes. Ainsi vous servez la poésie sur tous les fronts.**

**Qu'elle continue à récompenser de ses joies votre fidélité !** Roger VERCEL.

# Lettre du Centième Numéro

★

Mon cher Théophile Briant,

Avant toute chose, laissez-moi vous dire quelques mots de Catherine Fauln, qui, par une de ces conjonctures extraordinaires, où il faut voir plus que jamais « un décret des Puissances Suprêmes », va se trouver associée à ce centième numéro du *Goéland*, commémoratif de quinze années de « Tour du Vent » au service de la Poésie et des Poètes.

Sans l'avoir jamais connue que par sa correspondance (comme vous-même), j'aimais profondément cette merveilleuse créature, qui n'était pas faite évidemment pour ce monde sublunaire, et qui est allée mourir d'une façon si étrange, le 18 mars dernier, dans cette terre mexicaine d'Oaxaca, qui l'avait littéralement envoûtée.

Je ne puis relire ses lettres (de sa petite écriture serrée, précise, à l'encre verte) sans éprouver, dans mon affectueux déchirement, une inexplicable sérénité.

C'était un adorable poète, une nature où l'ange et la bête se mélangeaient d'une façon très mystérieuse. La photographie que vous m'avez confiée et que je vous retourne sous ce pli donne bien son climat de « fille de la forêt » (presque une enfant de Kipling) ne se « réalisant » pleinement que dans la compagnie des bêtes sauvages.

Elle aimait aussi les mendiants, témoin cette lettre qu'elle m'envoyait de Belgique il y a trois ans :

**« Dieu vous bénisse, m'a dit un vieux mendiant, ces jours derniers. Je lui ai rendu ces mots avec émotion, car ils résonnent en moi profondément. Et depuis, cet homme est mon ami. Je ferai tout ce que je pourrai pour le rendre heureux. Il se sert de mots inusuels que c'en est étonnant. Une terrible douceur, des gestes justes. Je lui cherche une autre chambre ...Il est pour l'instant, l'être humain qui m'importe le plus dans cette ville... »**

Ce qui n'empêchait pas la chère Catherine d'aimer aussi les poètes, les musiciens et les peintres.

Souvenez-vous de cette magnifique lettre de 8 grandes pages qu'elle vous envoya un jour d'hiver de ce « coin du feu », en rêvant de la Bretagne qu'elle ne connaissait pas :

**« Vous baignez dans la lumière de Delacroix, la musique de Beethoven, et je parie que vous aimez Debussy... Vous êtes un grand lyrique, je le répète, tout imprégné des sanglots du romantisme, de son clair-obscur. Bref vous êtes humain, profondément humain.**

**« Et l'honorable Catherine vent la plainte assourdie, l'émotion contenue, le mépris de l'humain. La face obstinément tournée vers la lumière qui illumine Mozart et ses jardins solennels. Mozart ignorant, dédaigneux de sa courte, souffrante vie d'homme, ordonnant ses chants d'éternité. Haendel, scandant des marches d'archanges. Bach chantant la pensée même de Dieu. Monteverdi, sa puissance. Couperin le Grand, les chants grégoriens d'avant l'an 1000. J'ai ici, dans un coffre, de la musique extraordinaire — des pavanes pour cuivres, datant du 13e siècle, de la musique pour clavicorde des fils de Bach, et des chansons pour le luth, graves, si pures. Je hais nos instruments modernes, les odieuses pédales des pianos, qui lient, fondent, amalgament les sons. Je possède un virginal, gracieux instrument, aux cordes pincées par des plumes d'oiseaux. Il exige un toucher très spécial, une technique particulière. Mais il rend exquisement les airs de Rameau...**

**« Delacroix ne me touche guère (frémissez, cher corsaire !) J'aime les primitifs de tous les pays. L'inhumain Van Gogh, le sorcier Picasso, ses dessins surtout, l'adorable Chagall. Et j'aime beaucoup, beaucoup, les grosses dames de Renoir (vous voyez bien... c'est à désespérer de moi). Renoir était avant tout sculpteur. Son amour des volumes le prouve. Je tiens sa sculpture pour la plus belle qui soit. Chez le dieu Maillol, tout est bon, tout est parfait. Je hais Rodin, le simiesque. La sculpture est chose statique, éternelle. Si danseurs il y a, la vraie sculpture les veut immobiles... »**

Pauvre grande Catherine ! Elle était danoise par son père, et s'appelait en réalité Catherine de Geynst. Pourtant elle a voulu que sur la dalle de sa tombe, on gravât simplement son nom de poésie qu'elle avait emprunté à Patrice de la Tour du Pin :

CATHERINE FAULN

Le petit cimetière où elle repose se trouve, paraît-il, en plein champs, et tout alentour de hautes montagnes encerclent l'horizon. Il y a un vieux chemin de terre bordé d'arbres de toutes les couleurs, en fleurs toute l'année. C'est ici la région la plus douce et la plus belle du Mexique.

Elle voulait « fuir l'humain ». La voilà au terme de son voyage. Vous et moi, mon cher Briant, nous sommes de ceux qui n'oublieront jamais les quelques poèmes qu'elle nous a laissés, avant de s'effacer, si légère, sur les rives du ciel :

**Voici venu le temps de la plus belle nuit.**
**L'air bleu vibre frappé d'une aile qui me**
**[touche,**
**Une biche a tiédi le sol où je me couche**
**Et le flux de mon cœur s'est arrêté sans**
**[bruit.**

Catherine **FAULN** avec un faon
(Forêt de St-Hubert)

En tous cas soyez certain qu'elle aurait été une des premières à aimer le livre surprenant de Maurice Fourré, *La Nuit du Rose-Hôtel* qu'André Breton présente en « leader » dans la collection « Révélation » qu'il dirige actuellement chez Gallimard.

On sait avec quelle longue patience André Breton s'efforce de découvrir depuis des années tous les témoignages littéraires et poétiques qui agrandissent la trouée commencée par Lautréamont et Saint-Pol-Roux dans le système rationnel qui nous a faussé la vision primitive de l'homme et qui nous dérobe la vraie beauté du monde. Mais si, comme il le dit, « c'est au sein de la poésie la plus *noire* que la pointe d'éblouissement a pu surgir », dans une atmosphère de révolte et de démolition, il admet, en recevant dans son équipe des « éclaireurs » comme Maurice Fourré (notons en passant que Maurice Fourré, qui est angevin, a 73 ans) qu'il puisse y avoir « surréalisme » dans un plan de réconciliation, et que le « rose », qui est la couleur dominante de ce livre, puisse succéder au « noir ».

La place me manque malheureusement pour vous indiquer en détail toutes les incidences féeriques de ce récit qui prend racine dans le concret le plus immédiat pour nous enlever jusqu'au paroxysme de la fabulation et je dirai même, sans hésiter, de la mystique (*Rosa mystica*).

En quelques mots voici. Nous sommes dans un hôtel des environs de la gare Montparnasse, que hante une clientèle de gens de l'Ouest, — le pays de Merlin et de Brocéliande — et où résident, au sixième étage, des vieux pensionnaires qui ont reçu le surnom d'« Ambassadeurs » et qui sont hébergés en partie, grâce aux libéralités d'un certain Léopold Piron, « pasteur et mage », commanditaire de ce « petit château celtique », et grand voyageur devant l'Eternel, bien qu'il ne cesse de rester en contact par câble ou téléphone avec la directrice de l'hôtel, la séduisante et mystérieuse Rose Babonneau, veuve de Butin Désiré, dit Beau-Désir. Rose a recueilli près d'elle la petite Rosine, fille de sa sœur Blanche Tixador, et Maurice Fourré, sous le pseudonyme de Jean Pierre, est amoureux de cette Rosine orpheline, qui deviendra sa « promise » à la fin de l'aventure.

Aventure d'ailleurs des plus brèves, puisque le livre nous relate une seule nuit du Rose-Hôtel, mais la nuit du solstice d'été (21 juin 1921), qui est proche des feux solaires de la Saint Jean, et qui passe, dans certains milieux, pour favoriser magiciens et sortilèges.

Deux garçons d'étage, portant des noms d'empereurs, Vespasien et Charlemagne, représentent le chœur antique dans cette étrange assemblée, dont le personnage central est Oscar Gouverneur, ex-grimacier virtuose, « ex-champion du grand rire dans les cirques et les compétitions internationales ».

Voici donc réunis dans le salon du rez-de-chaussée du Rose-Hôtel, (et pour une nuit, que Léopold a appelé dans un télégramme « le gala des Anges »), tous nos Ambassadeurs, vieux « ratés en tous genres, bardes sans audience, riches en catastrophes personnelles, incidents, désastres, désordres, et réputés pour des pérégrinations nombreuses et hasardeuses à travers les continents » et chacun racontant ses péripies, que Rose enrubanne dans la langue de fée : « NUIT de la Rose d'Amour, NUIT des Mansardes Célestes, NUIT de la Farandole, NUIT de l'Escalier Mystique, NUIT de la Croix du Sud »... Toutes ces « NUITS » sont couronnées en quelque sorte, par la « NUIT du Rose-Hôtel », bien que l'heure ne soit pas venue de « tout dire », et bien qu'on ne doive avancer que prudemment « sur les bords ardents qui frangent ces gouffres d'ombre... »

Au-dessus des Ambassadeurs, plane une « trinité », un SEUL MYSTERE en trois personnes : Tonton Coucou, Léopold et Madame Bouteille. Sans vouloir trop percer les « intentions » de Maurice Fourré, je présume que ce n'est pas par *hasard* qu'il a introduit dans son œuvre ce mystère trinitaire. Il y a d'autres « allusions » dans ce livre, qui laissent supposer que nous n'en possédons pas toutes les *clés*, ne serait-ce que l'épigraphe placée en tête du roman, et empruntée à Thérèse d'Avila :

**« La vie n'est qu'une nuit à passer dans une mauvaise auberge ».**

Mais il se trouve ici que l'« auberge » est transfigurée par certaines « présences », attendu que chaque nuit peut être « un univers de minutes, où les pulsations de l'émoi animent, colorent et bousculent sans arrêt les contraires... »

A ce propos je me permettrai de vous signaler la richesse de vocabulaire de Maurice Fourré, et son génie de transmutation, quand il nous décrit, à travers de courts poèmes jaculatoires, les contingences d'un hôtel du XIVe arrondissement. Lisez plutôt cette phrase sur les lavabos :

**« Les eaux transparentes, qui finaient des sources lointaines à travers les ramifications de l'installation hydrothérapique du Rose-Hôtel, fuyaient vers la mer... »**

ou encore ceci :

**« Là-haut, sur cinq hauteurs d'étage, chemine avec sa cargaison merveilleuse, le beau navire de l'espoir charnel et du désir... De belles têtes comblées de veille, vont se renverser aux côtés du vainqueur, expiré de gloire et de sommeil près d'une petite conque oreillère... »**

Je n'aurai garde d'oublier non plus cette page mémorable sur la vieillesse future de Rosine

**(« Quelle jolie petite vieille elle fera plus tard »)**

le « mignon cheval pommelé des ciels bretons » et cette évocation, qui est si proche des « Illuminations » de Rimbaud :

**« La petite voiture à deux places, sous le parasol orange aux franges végétales, passe avec nos fantômes délicats et rieurs, enlacés par l'amour... »**

Mais ce que j'ai préféré de tout le livre, c'est le récit de la vie d'Oscar Gouverneur, qui est un véritable « morceau de bravoure », et où l'auteur montre d'étincelantes qualités de conteur. J'ai rarement lu quelque chose de plus réussi que l'aventure effarante de ce clown de cirque international qui se marie avec une femme-tronc, Hermina Florelli, laquelle fait sa joie et sa fortune, jusqu'au jour où un « trop beau dompteur de lions, le sieur Cristobal, répudiant la femme au serpent boa, *enlève* Madame Gouverneur à Honolulu ».

Ce qui pour certains apparaîtra comme une « histoire à dormir debout » ravira certains autres, et je vous avoue que pour ma part j'ai été vraiment empoigné par la mort solitaire d'Hermina, abandonnée à l'hôpital de Montevideo, racontée aux « Ambassadeurs » par Oscar Gouverneur, bourrelé de remords.

Lisez ce livre, mon cher Théo, vous m'en direz des nouvelles. Sa vertu, comme l'a fort bien exprimé André Breton, est de nous conduire « au large de la vie » (*duc in altum*...) et d'apporter de nouvelles « définitions » au vieux lexique de l'univers. C'est grâce à lui et à quelques autres que nous apprenons peu à peu que nous vivions, sans nous en douter, dans un « au-delà », plein de merveilles et de trésors.

Cet « au-delà » vient à nouveau de faire l'objet d'un livre de Denis Saurat, mais cette fois considéré sous l'angle de l'investigation scientifique.

Y a-t-il un Au-delà, demande Denis Saurat ? Et Au-delà de quoi ?...

**« La question de la connaissance, poursuit l'auteur, se révèle comme la plus importante de toutes. Nous connaissons encore si peu la nature que, devant un événement incompréhensible nous ne pouvons jamais dire qu'il est AU-DELA de la nature. Mais nous commençons à connaître un peu le fonctionnement de notre esprit et nous pouvons au moins nous faire une idée de ce qui dépasse les possibilités de notre intelligence... ».**

Une des parties les plus intéressantes de cet important ouvrage est celle qui traite des différentes expériences de prémonitions (toutes contrôlées) et mieux encore des messages transmis des zones invisibles, apparemment supérieurs comme fulgurance aux plus sublimes perceptions de l'homme. C'est ainsi que dans le chapitre consacré à l'« Expérience Victor Hugo », lorsqu'il était dans les îles anglo-normandes, Saurat nous montre, par des comparaisons probantes, que le génie hugolien s'est trouvé dépassé, dans l'expression, par les dictées que lui transmettaient les indigènes de l'Astral.

A coup sûr, l'auteur de la *Fin de Satan* n'a jamais trouvé mieux que ces formules en zizzags d'éclairs :

**« Quand le vivant s'endort, il s'établit immédiatement une communication entre son lit et sa tombe.**

**« Tout corps couché prend la ligne de l'horizon de l'âme.**

**« L'endormi devient réveillé de l'ombre...**

**« Les rêves sont les projectiles des étoiles... »**

Peut-être appartient-il à quelques rares élus de puiser ainsi, à coups d'illumination médiumnique, dans le génie collectif de l'éternité ?...

Ce qui est certain, c'est qu'on assiste depuis quelque temps à une floraison de littérature « divinatoire », qui n'a plus rien de commun avec celle qui nous était tombée de la semence de Descartes.

Lisez *l'Evolution Humaine* d'Elisabeth Lazloé, et vous y trouverez une nouvelle « interprétation » du monde, ainsi qu'une suite de chapitres sur les nombres-clés, — de 1 à 9, correspondant pour chaque créature, à l'une des neuf planètes gouvernantes. Pour obtenir notre « sommation », il suffit d'additionner :

d'abord les chiffres de notre année de naissance ;

ensuite les chiffres du quantième du mois, quand ils dépassent l'unité,

le troisième nombre-clé étant fourni par le mois de notre naissance.

Voici un exemple : Tristan Corbière, né le 18 juillet 1845

Nombre-clé de l'année :

$1+8+4+5 = 18 = 1+8 = 9$

Nombre-clé du jour de naissance :

$1+8 = 9.$

Nombre du mois $= 7$

Pour le diagnostic planétaire je vous renvoie au livre d'Elisabeth Lazloé, dont les attributions diffèrent quelque peu de celles d'autres occultistes.

Par ailleurs, les Nombres passionnent de plus en plus les explorateurs de l'Invisible. Voici deux ouvrages de Raymond Abellio sur « La Bible, document chiffré », où Dieu et sa création sont mathématiquement expliqués par de savants calculs. Voici également *Le Jour de la Colère* de Guy Tassigny, annonciateur de la fin des temps, et dont la découverte la plus curieuse est sans doute l'identité arithmétique du nombre 5814, qu'on trouve dans la Genèse et dans les calculs de la Grande Pyramide (5.813 pouces pyramidaux, c'est-à-dire le 5.814 de la Bible, moins une unité. La « pierre d'angle » rejetée...)

Je dois arrêter ici mes « énumérations », à cause du peu de place que vous m'avez accordé, en vous signalant encore parmi les derniers livres de qualité *Les Ténèbres Extérieures* de René de Castries et le très beau livre de Geneviève-Irène Zidonis sur *Milosz*, où il est enfin rendu justice à tous vos travaux, depuis 1937, sur le grand poète lituanien.

⁂

Et puisque nous voici dans la Poésie, force me sera de vous indiquer brièvement mes dernières préférences, dans le stock imposant de recueils dont vous m'avez gratifié depuis le dernier trimestre.

Merci pour *Chansons de Bâbord* du musicien Jean Dupérier. C'est un peu conversationnel, mais les croquis sont d'un artiste qui connaît le « doux maniement des mots », même quand ils les décortique, dans le balbutiement d'un « Cauchemar » :

**« L'isol... isol... isolement**
**D'inguérissable mor... morose**
**M'entoure lente... lentement**
**Avec cette fleur rose... rose ».**

Il y a certes moins d'originalité dans les *Fianfiournes* d'Albert Justin, mais c'est un « pèlerin sentimental » qui nous chante des « ariettes », dont le mérite principal est l'ouverture de cœur. J'ai lu avec plaisir son « Auberge des Vents », et surtout des notations sur Paris, où l'on sent que ce « petit savoyard » aime souvent rouler sa bosse

**« Quais gangrenés de brume**
**Sous un ciel gris souris... »**

*L'Archange et les Mirages* de Rosa Bailly, face au Mont Saint-Michel, relève surtout de la poésie descriptive, bien qu'il y ait dans le dernier poème un « largo » qui ne manque pas d'allure sur la « grève pardonnée » par la pleine mer :

**« A présent tout est simple et tout est**
**[révélé**
**La mer comme la mort a recouvert la**
**[grève... »**

**« en marge des chemins, — entre une Mélisande et un joueur de guitare, — qui, comme le sable vent du sud, — chante à sa manière un appel de nomade ».**

Une grande pureté primitive émane de certains poèmes, tout embaumés par les arômes de l'enfance

**« La bien connue frappe à la porte**
**C'est l'âme des Jeudis perdus... »**

Voici *Le Nain Vert* de G. Jean Aubry, sympathique écrivain qui vient de mourir. Beaucoup de ces poèmes ont été mis en musique par des musiciens célèbres. On pense à la délicatesse d'un Toulet, surtout dans les madrigaux. Mais parfois le chant s'élève et s'étire dans de somptueux alexandrins Ainsi *Psyché* :

**« ... serrant contre son sein la fraîcheur de son voile — Tourne languissamment vers la première étoile — Ses yeux qu'ont assombris les ailes de l'Amour ».**

A propos de *Mon Grand Pays* que vient de publier le cher Paul Fort chez Flammarion, Raphaël Barquisseau, son préfacier écrit qu'il a « capté tout le lyrisme des paysages de France par rafles concentriques ». Et pour lui Paul Fort égale Paul France. C'est effectivement notre dernier trouvère.

Peut-être pourrait-on reprocher à Paul Fort, dont le lyrisme à 80 ans demeure inépuisable, cette surabondance même qui finit par tourner la tête comme la cuve d'un soir de vendanges. Mais il y a presque toujours des chansons qui parlent au cœur, et qui sont aussi vieilles et aussi neuves qu'un tireli d'alouette dans le ciel :

**« Là-bas là-haut il est une bergère qui chante bas, qui chante haut, en plaignant sa misère... »**

Encore un mot sur la *Lampe d'Héro*, poèmes de Mme George-Day, dont certains ont la beauté marmoréenne des antiques. Il lui arrive aussi de céder à l'émotion, et elle retrouve alors l'accent de Marceline ou de « la Belle Cordière »

**« Forte de plus d'amour que je n'ai de douleurs — Ainsi que fait la brise en déchirant les fleurs — J'effeuillerai mon cœur au jardin des souffrances... »**

Je terminerai cette petite revue par deux poètes du *Goéland* : Robert Beaussieux, de qui les *Humoresques de Route* sont toujours d'une préciosité un peu laforguienne (« les paupières du néon », « le remorqueur qui geint ses pustules de rouille ») mais où les trouvailles lyriques gardent toute leur fraîcheur juvénile

**« Bel ange de couleur embouchant la trompette — Sister Divine est la vitesse — sur les décors légers sertis de chardons graves... »**

et Jean Vodaine, le poète manuel, qui vient de publier successivement *A travers la Lucarne* et *Le Vagabond d'Etoiles* et qui confirme à chaque envoi la fraternelle confiance que nous avions mise en lui

**Et je suis cet homme brûlant**
**de fêtes jamais fêtées**
**d'anges jamais rencontrés**
**et la Grande Ourse est mon amie.**

Je vous laisse, mon cher Théo, à ce vagabondage d'étoiles. Et comme rien n'est fortuit ici-bas, je pense que c'est par la volonté des Compagnons invisibles que vous avez reçu pour votre « étoile des braves » l'accolade de votre vieil ami Léopold Marchand, au moment même où vous alliez fêter le 100e envol de votre vieux *Goéland*. Je sais qu'aujourd'hui les ombres de Xavier et Germaine vous accompagnent. Soyez donc béni, mon cher « poète maudit », et que l'archange Raphaël vous tienne en sa sainte garde !

Je vous embrasse profondément et de tout mon cœur.

Jean-Marie de SAINT-IDEUC.

**REFERENCES. — La Nuit du Rose-Hôtel** (Maurice Fourré) Préface d'André Breton, Gallimard — **L'Expérience de l'Au-Delà** (Denis Saurat) La Colombe. — **L'Evolution Humaine** (Elizabeth Lazloé) chez l'auteur, 70, rue de la Tour. — **Le Jour de la Colère** (Guy Tassigny) Editions Ocia, 5 rue Cardinal Mercier, Paris. — **Les Ténèbres Extérieures** (René de Castries) La Colombe. — **O. V. de L. Milosz, sa vie, son œuvre, son rayonnement** (Geneviève Zidonis) Olivier Perrin, 198 Bd St-Germain, Paris. — **Chansons de Bâbord** (Jean Dupérier) Editions du XIVe, Paris. — **Fianfiournes** (Albert Justin) Debresse. — **L'Archange et les Mirages** (Rosa Bailly) Cahiers de Mâtines. — **Caroubes** (Simone Brun) préface d'A. Salmon, La Belle Edition, 5 rue Séguier. — **Le Nain Vert** (G. Jean Aubry) Ed. Stols, La Haye. — **Mon Grand Pays** (Paul Fort) Flammarion. — **La Lampe d'Héro** (George-Day) Ed. du Dauphin. — **Humoresques de Route** (Robert Beaussieux) Escales. — **Le Vagabond d'Etoiles** (Jean Vodaine) Vent Debout, préface de René Wintzen.

Léopold **MARCHAND**
remet la **Légion d'Honneur à Th. Briant**
au fond Francis Carco,
à gauche Georges Vally

**Imprimerie A. Liorit - Dinard**
Dépôt légal : 2e trimestre 1951
Le Dr de la Publication : Th. BRIANT